

Last but not least



Victor Sieso

27 juin – 13 juillet 2015

Préambule :

Je n'aime pas m'exprimer dans la langue de Shakespeare, car je ne la possède que piètrement, mais pour la circonstance j'assume ce titre, qui, traduit dans le contexte, donne : « La dernière et pas des moindres ». La voilà donc arrivée cette bascule vers la soi-disant liberté, hors des contraintes du travail, sans les soucis, les vétilles, les tracasseries qui trimestre après trimestre venaient jalonner en plus ou moins grand nombre le quotidien d'une activité professionnelle. La dernière et la moindre ne font pas référence à ladite bascule mais à bien autre chose, j'ai nommé la randonnée estivale, l'évasion des vacances, et en cette année 2015, il s'agit bien de la dernière, puisque me voici placé en de perpétuelles vacances. Pas la moindre, car même ramenée à moins de trois semaines, ce ne sera, comme d'habitude, pas une balade de tout repos.

« La quille ! » m'étais-je exclamé ce 1^{er} janvier 2015 – par avance car officiellement il me restait encore six mois d'activité - au tertre de même nom dans le Fenouillèdes, et voilà que ce temps est venu des loisirs infinis, à perte de vue ; des lectures et des sorties quand on veut, où on veut, bref de la retraite ouverte, studieuse, trottinante, avec son éventail de possibilités attrayantes, multiples, aguichantes. Mais je ne me fais pas trop d'illusions. D'abord subir, traverser l'immanquable contrecoup de la rupture totale de ses attaches administratives, universitaires, hospitalières : ça ne vient pas de suite, mais ça vient quand même. Ensuite assimiler cette sorte de trou social où notre identité de personne publique s'efface, même si je n'ai jamais fait grand cas des atouts de mes fonctions...

De longue date je m'étais promis que je m'efforcerais le moment venu de marquer cette mise au pas par une ultime escapade vacancière, un peu dans le style de celles que je pratique depuis bien des lustres, nécessaire coupure avant la reprise du travail officiel professionnel. Travail pour lequel il fallait tâcher de garder le niveau en dépit des années qui sapent lentement mais sûrement les énergies. Et je m'étais fixé quelque chose comme un retour aux sources, le voyage vélo intégral, en itinérance et en semi autonomie. Un point d'orgue à une série qui avait dû commencer du temps de mes diagonales en solo, voilà plus de vingt ans, rompant ensuite avec les prestations officielles de la fédération de cyclotourisme pour aller de mon propre gré ici et là, Espagne, Italie, Suisse et même Autriche, rien que de très Européen, rien de vraiment lointain ou d'exotique, rien de démentiel ou ressemblant à une entreprise à haut risque (je pense à ces audacieux aventuriers sur deux roues pénétrant dans les pays en conflit ininterrompu, sillonnant des routes où les camionneurs de gros convois ne font pas dans le détail).

Cette fois, ce sera un retour vers les Alpes, après cinq ou six ans d'affilée consacrés aux Pyrénées en formule panachée (marche et vélo). Mais je ne me suis pas imposé une course d'obstacles, l'âge est là, je me devais de rendre un hommage au massif qui me tient assez à cœur, mais sur deux semaines pas plus, au lieu des trois habituellement, car au-delà déjà, pour les années à venir je pense à un autre emploi du temps des loisirs. Mais entre les souhaits et la réalité, il y a parfois un pas, un hiatus, une entrave. L'avenir dira ce qu'il en est.

En ce temps charnière auquel je suis donc parvenu avec succès (j'imaginai toujours à son approche de possibles revers du sort), je vais me réconcilier avec mes habituels exercices de défamiliarisation, de rupture, et ce d'autant plus que je me sens homme vieillissant, esseulé, désemparé, cherchant dans un avenir incertain à me nourrir d'un manque. Comment partager le goût joyeux de la solitude et de l'effort, sinon avec soi-même ? Car la conversation sera plus avec ma conscience qu'avec autrui.

65 ans un moment phare dans le calendrier d'une vie avec juin mois anniversaire qui est aussi culmination des jours solaires les plus hauts. Mes jambes se débrouillent bien, je les ai amenées à une condition correcte pour leur faire confiance dans le projet pédalant que j'ai pu mettre sur pied pour ce millésime si particulier, unique. Car c'est irrémédiable : plus jamais dorénavant je ne vais consacrer des intervalles de temps de cette envergure (qui est bien modeste à vrai dire) à des évasions qui se voulaient poumons pour respirer autre chose que le monde étriqué où j'évoluais le reste de l'année (j'exagère, mais à peine) : pour les saisons à venir, je changerai d'air, d'ambiance, d'atmosphère, mais de manière autre, en restant mesuré, en employant d'autres moyens. Mes premières amours de marche pourraient prendre une grosse part dans ce que j'envisage en termes de dépense physique ; le vélo, sans être ramené à la proportion congrue, pourrait passer largement au second plan. Ce ne sont là certes qu'hypothèses échafaudées au seuil de ces temps de déclin lentement progressif de toutes nos fibres (ne nous leurrions pas, je suis passé avec les décennies de cadet à junior et à senior, pour le dire avec euphémisme et sans aller plus avant).

Pourrai-je pour la version courte de mon voyage estival traditionnel mais terminal faire un sans faute comme jusqu'ici j'ai pu prétendre ? Courant mai, à l'occasion d'une virée mouillée et amputée en Haute Provence, Marie-Laure qui faisait partie de l'équipée, a parlé d'une possibilité de séjour en Suisse, du côté de Lausanne, pour laquelle Jean-Pierre et Jean-Marie avaient donné leur accord verbal. Je n'avais plus tellement le temps de chambouler mon petit calendrier, mon programme découpé en une grosse douzaine d'étapes. Pourtant, pour tenir compte de la proposition suisse, une formule panachée verra le jour, aidée en cela par un concours de circonstance fortuit, géologique même. Galibier et Alpe d'Huez en effet faisaient partie des sites à revoir, or le Tour passait dans le coin, mais pas à la même période (histoire d'hôtels introuvables avec chambre disponible !). Non, ce qui me fera soustraire cette partie de l'itinéraire, c'est le fait qu'un glissement de terrain était attendu au niveau du lac de Chambon, en pleine vallée de la Romanche, et de ce fait la circulation a été interdite en totalité pour une durée indéterminée. Ce fait divers ajouté à la possibilité d'un crochet par la Suisse me donnera l'option rabibochée qui s'étalera en fait sur 17 jours, et la rencontre à Savigny dans le canton de Vaud avec quelques transfuges Montpelliérains aura bien lieu.

Il est deux formes d'être au monde, celle de l'action, celle de la littérature, ici l'une précède l'autre, voilà donc dans ce qui va suivre ma mise en forme de ce voyage estival.



Samedi 27 juin 2015, première journée : Aniane – Florac, 141 km, dénivelé environ 2000 m :

Chicorées bleues dégingandées, corroyères vernissées en plein étirement, bugranes cachant sournoisement les épines sous les fleurettes roses, débonnaires cierges candélabres des molènes dressés dans la prairie larzacienne, voilà quelques images qui se sont collées à ma rétine en gravissant Arboras puis en débouchant sur le plateau des asphodèles, des buis disséminés, des landes à cailloux gris. Sur le bord des routes, le ploiement gracieux des graminées sauvages me divertit de l'avancée contre le vent. Traditionnel et habituel ce frein initiateur de tout départ vers l'ouest. Le souffle s'est présenté robuste, inattendu, balayant le causse et la contrée. Ce qui repoussera d'autant l'orage attendu et même prévu vers mardi à venir, sirocco brûlant des jours passés aidant. Je ne savais pas à ce moment qu'on entrait dans un des étés les plus secs et chaleureux de la décennie.

Pas de coup de chaud encore en grim pant au dessus de Madières vers Rogues. Je découvre à Montdardier un commerce de proximité qui propose le café. La halte me conforte dans l'idée que le petit village revit, et si l'ancienne auberge est fermée depuis des lustres, d'autres commerces d'accueil ont ouvert, la rue principale semble moins froide qu'à l'accoutumée, à la traverser silencieuse, terne, toutes portes fermées comme en basse saison ou par le passé récent. Mais bon, ce n'est pas tous les jours que je « croise » par là précisément, la tenancière de l'épicerie me dit être installée depuis 15 ans, je voyais la boutique plus récente !



Entre la Vacquerie et Blandas (27 juin 2015)

J'accède sans mal dans la hauteur cévenole par la facile rampe de lancement du Minier, depuis le Vigan. Le beau temps est assuré, la fougère se respire, le granite affleure. Les pelouses du Mont Aigoual sont toutes merveilleusement fraîches, fleuries, gaies, plus de trace de l'hiver ou du printemps difficile. Un week-end de vélo bat son plein à l'Espérou, surtout du vtt, et j'ai en effet vu pas mal de jeunes s'essayer sur la vaste esplanade qui fait office de terrain à luge l'hiver. Contre toute attente, ce n'est pas à la cime que le vent sera le plus fort, il est présent mais atténué quasiment, il reprendra ses forces à Cabrillac, le hameau gardien du carrefour sur une importante voie de transhumance. Coupe-vent ou veston ne sont pas indispensables, bel avantage de l'été qui s'installe là haut enfin, c'est tout confort pour rouler avec un sentiment de plus grande liberté. Le passage en cette belle matinée à la cime cévenole constituera pour quelques jours le sommet du

périple. Ce château d'eau sinon de la France du moins d'une bonne partie du bassin versant méditerranéen est connu pour ses extravagances météorologiques : le musée installé à l'observatoire signale des chiffres record pour les vitesses des vents, la hauteur des précipitations, le nombre de jours de brouillard, l'épaisseur des congères formées. Rien de tout cela en ce samedi de départ, c'est une excellente invite à l'entame et à la poursuite d'un voyage.

Florac n'est guère éloigné, c'est tout en descente, je prolonge le plaisir sur le plateau en visitant l'étroite route de l'autre côté du Perjuret qui relie quelques hameaux du Sud Méjean (Veygalier, Villeneuve) : à 1000 mètres, l'herbe est verte, comme si la sécheresse n'avait point sévi comme en plaine basse déjà assez marquée de jaune par une semaine estivale.



Le pays d'Arre ; parc de Florac (27 juin 2015)

15 h35, me voilà à l'Hôtel des Gorges du Tarn où j'ai retenu une chambre, ce sera la 13. L'après midi est longue encore, je saurai la mettre à profit par une marche promenade visite avant même de prendre la douche. Premiers frémissements de vacanciers en ville, le château est ouvert pour une exposition de photos sur la vie du causse, quelques peintures locales. Le parc attenant est accessible, quelques arbres portent un écriteau, on a voulu donner aux plus remarquables le nom d'un Poilu d'ici disparu lors du conflit de 14-18.

Un signe ne trompe pas, les mouches autour de la tête, les taons tournoyants à l'arrière des mollets, ça sent la dégradation dépressionnaire orageuse tout ça ! Il est promis une vague d'air très chaud pour la semaine à venir avec décroissance très lente des températures en final. Une France montrée en jaune et en orange, sauf sur le Languedoc- Roussillon, qui se moque pas mal des canicules des contrées limitrophes.

Le diner du soir complète les maigres haltes de soutien effectuées, l'une au Minier avec les roulés de crevettes asiatiques insuffisants pour aller jusqu'au bout de l'étape, l'autre avant la plongée sur Vébron, dans l'air tiède du causse, où le pain et le saucisson ont comblé la petite hypoglycémie sous les ardeurs solaires naissantes.

Dimanche 28 juin 2015, Florac – Saint-Flour, 165 km, 2766 m dénivelé :

Je ne suis pas sûr de la distance ni du dénivelé, mon compteur depuis la veille fait des siennes, il connaît ses crises d'épilepsie, une manière de faire défiler des chiffres sans trêve ni repos, qui signe la mort prochaine de la pile bouton. Le dénivelé de la veille était extravagant : plus de 5000 m, je me demandais si j'avais mal lu, mais ce matin, en longeant le Tarn droit au nord de Florac, j'identifie la cause de ces soubresauts intempestifs : il est temps de me préoccuper de changer l'accumulateur, une attention que je ne porte que rarement, restant toujours dans ma tête sur le modèle à longue durée de vie des petits compteurs Huret en carré de sucre qui défiaient sans problème les années. L'obsolescence programmée envahit depuis longtemps bien des objets de consommation courante, ce qui apparemment a été voulu par les concepteurs et les firmes qui les fabriquent, histoire de faire tourner le commerce, de faire grimper le PIB, même si ce que contient ce chiffre confine parfois à l'absurde. Je trouverai à me dépanner à Chanac, au bureau de tabac, une pile plate 2032 qui me coûtera ce qu'elle me coûtera, le compteur se remettra tout seul à refonctionner comme si de rien n'était, sans effectuer le moindre réglage, en retrouvant la grande route de Mende à La Canourgue.

Temps délicieux, formidablement clair, qui va devenir chaud, lumineux. L'heure a vite tourné avec ces aléas de petites erreurs de route. Il est déjà 11 h 30, je ne prendrai pas le café crème du matin, j'aborderai l'Aubrac avec la promesse future d'une bonne halte dans l'après midi.

Pas évident à Chirac de trouver la bonne petite voie qui rejoint Les Salces. Un habitant plus que raisonnable, très compréhensif, me détourne de l'idée que je me faisais, au vu de mon plan imprimé, d'aller m'aventurer vers des routes qui finissent en chemin, dans des culs de sac, en d'autres vallées : aller à gauche plutôt qu'à droite, suivre le Rioulong, et de là tomber sur le début du plateau, ne pas aller aux Vieilles, mais encore à gauche vers Pierrefiche et de là se hisser sur la route classique vers le col de Trébatut.

L'autochtone n'a pas été avare de bonnes précisions, pour une fois, merci à lui, car les bifurcations anonymes ne manquent pas dans le pays, et les touristes qui voyagent n'en savent pas plus que moi pour me renseigner, fussent-ils à pied ou à vélo !



Chanac et Chaudes-Aigues (28 juin 2015)

Un courant subtil d'ouest entretient une lumière parfaite, ce qui anime la forme, rend content. Les horizons dégagés se précisent avec les kilomètres. On passa par là voici 15 ou 20 ans avec Jean Pierre et Bernard, c'est si loin, un temps ancien et comme révolu. On se fait oublieux, collé au présent, on ne garde que de lointaines images: les vaches brunes, les colliers colorés pour la transhumance, les grands espaces contre le ciel, émaillés de lacs minuscules alternant avec de sombres forêts, hêtres sur la hauteur, résineux sur les flancs.

Halte rémunératrice aux Salces, petit patelin dépourvu de tout commerce, avec ses quelques maisons solides aux rudes murs de granit, aux lauzes épaisses disant assez l'inclémence des saisons hormis l'été et le caractère rural du hameau. Il se trouve là un point d'eau, mais pas la fontaine communale, non, le bouton pression, l'ancienne vasque est sèche, ou alors réservée à des potées de fleurs pour décorer, nouvel usage d'un ancien objet utilitaire pour embellir les paroisses en déshérence, signant la fin d'un rythme de vie paysan trop collé à la terre. Sûr qu'ici comme dans beaucoup de campagnes isolées, la moitié au moins des habitations restent fermées, sont devenues des résidences secondaires pour de courtes périodes, ont été désertées parce que les familles n'ont pas suivi la tradition, ont lâché prise, sont allées voir ailleurs vers le moins dur, le plus accueillant, la moins contraignant.

On respire sous le frêne, sur un banc, contrecoup d'une petite fatigue que la chaleur qui s'installe fait remonter en surface. Il faudra s'y faire, s'adapter, à moins que survienne un gros changement de temps, un retrait passager des conditions estivales avec survenue de dispositions subitement dégradées comme j'ai pu en vivre tant de fois lors de mes déplacements de juillet. Mais les perturbations à type de gros orage, de retour de nuages, de vents froids, de pluies et de brume, je ne le sais pas encore (et je me répète), cette fois, il n'y en aura point.

Pourtant des mouches m'ont escorté ce matin en grim pant le pimpant Montmirat, et même un taon discret a cherché à me sucer les sangs, ce qui n'empêchera pas l'azur incroyable de se poursuivre le jour durant, imperturbable. Je confondais Nasbinals avec Aumont-Aubrac, le premier est un village tout ce qu'il y a de plus gai et accueillant pour les touristes (qui sont nombreux, autocars inclus) alors que l'autre conserve son côté austère pour l'accueil des « vrais » pèlerins. Je me fais servir à Nasbinals donc un crème assorti d'une part de gâteau, de la tarte aux pommes maison, un régal à 4 euros, mais qui redonne du tonus pour la poursuite de la route la gueule offerte au vent léger du plateau.



Aubrac et Alleuze, deux belles images du jour (28 juin 2015)

Repasser à la Chalnette, je n'avais pas fait attention sur la carte, mais oui, me revoilà traversant furtivement la petite station thermale, bien loin d'être aussi tapageuse que la vibrante Chaudes-Aigues grandement peuplée d'habités en cure. Une bouffée de souvenirs remonte, pas si lointains, Françoise, Mireille, j'étais venu leur rendre visite à vélo, la page est tournée, la vie continue.

Grandval, Alleuze, déjà vu, déjà connu, oui certes, mais encore une fois, le plan d'eau et la ruine de château si éloignés dans ma tête, il me semble tout redécouvrir, beauté du site escarpé, les tours fières à l'apic des méandres à moitié secs de la Truyère, les jolis bois de pins dévalant les versants. Et puis St Flour perché sur sa table volcanique, qui sera ma ville étape. Je me logerai dans un fort bel établissement, l'Hôtel Numéro 1, près de la place d'entrée où se tient un manège bruyant. Je crains pour ma nuit et la paix du sommeil réparateur. Mais tout sera calme, silencieux dès la tombée du jour. La chaleur forte à l'arrivée (31 °C) ira s'atténuant : à 800 mètres, on peut récupérer. Saint Flour a du connaître des jours riches si j'en crois les belles façades de demeures dorénavant plus ou moins fermées en enfilade dans la rue principale ou bien en vue en la place de la cathédrale St Pierre toute de sombre et sobre pierre vêtue.

Les roues ont accroché quelque gravier gluant, phénomène qui pourrait s'aggraver les jours à venir, les gravillons épandus étant une spécialité bien française quand vient l'été brûlant et que les routes se mettent à fondre !

Excellente table en vue plongeante sur la vallée et les moutonnements environnants la boucle de la rivière Truyère, l'aligot a fait suite avec le magret de canard à la salade de lentilles. L'eau fraîche plus que le quart de Merlot ont jugulé ma soif. Le café en sus a suivi la macédoine de fruits.

Je médite ce soir au coucher la devise portée sur une pierre de la cathédrale : « multa renascentur quae iam cecidere » (« tout ce qui avant s'est écoulé doit renaître »). Mais pour nous pauvres mortels, la flèche du temps existe et transperce.



Vue de Saint-Flour ; ferme fortifiée de Choizat (Chanac), 28 juin 2015

Lundi 29 juin 2015, troisième journée, Saint-Flour - Auxillanges , 140 km et 1800 m dénivelé

Aubrac vite passé j'allais presque dire vite oublié, mais non, l'immense plateau, les hautes pâtures, l'élevage extensif, les nobles horizons, ça laisse une trace marquante, ces images d'espaces purs ne se fixent pas que transitoirement sur la rétine.

A Florac, la France de la météo était en jaune, sur quatre jours au moins. Ce soir, 26 départements passent à l'alerte orange, et j'y vais en plein, en quittant un midi qui paradoxalement n'est pas concerné par la déferlante de chaleur. Nous verrons bien. Curieusement, je sors de Saint -Flour en pente descendante envahi par une revigorante fraîcheur, les 14 degrés affichés seront éphémères, je fais le plein de ce bon air tonique, la journée se présente radieuse avec promesse d'éclaboussure impériale de soleil. Je profite de la prolongation de bien être dans cette ambiance tempérée en plongeant dans les profondeurs de l'Alagnon à Ferrières Saint Mary, faites d'ombre obscure et de frondaisons touffues, de troncs serrés sur des versants de plus en plus creusés. Mais la trêve paisible est reléguée dès la reprise de la grimpe sur le versant d'en face, vers Allanche, via Peyrusse. Ici, un hiatus dans mes feuillets cartographiques me fait prendre une voie anonyme que je crois fermement être la D 36 parcourant les hauteurs du Cézallier. En fait je me plante royalement et sérieusement, j'irai échouer à Rascoupet, une ferme isolée perdue sur un flanc où ne subsiste plus aucune route. Un tractoriste sur son gros engin me remet sur la bonne voie, car les cyclos croisés tantôt sur la route ne m'ont été d'aucun secours pour me guider. Chance que j'aie pu me faire servir l'équivalent d'un petit déjeuner à Maillargues avec pain et confiture, car ces détours imprévus creusent. N'est pas Coyote qui veut (allusion aux 3 biscuits BN qui suffisaient pour sustenter un Patrick Plaine sur des centaines de kilomètres !).

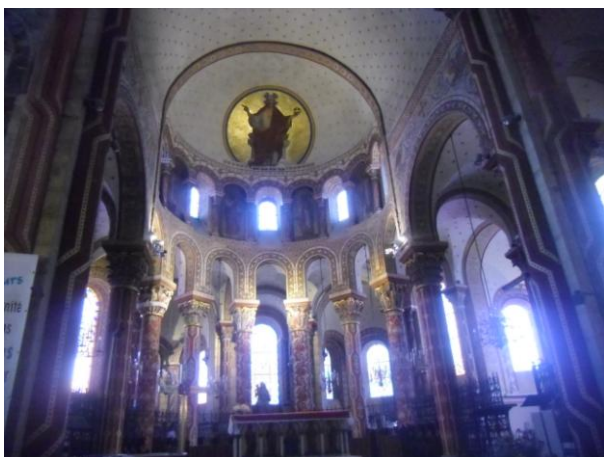
Je suis sur une route AOP des fromages, que je délaisserai bientôt. Le plateau qui file vers le signal de Luguët et que ma route emprunte (la fameuse D36 retrouvée, bien plus distante que ce que mes feuillets donnaient), est de plus en plus beau, épanoui, ouvert. Tiens, voilà une bifurcation pour la Godivelle, un coin visité au moins à deux reprises dans des pérégrinations de groupe déjà enfouies au rang des très vieux souvenirs. Ici chevaux et ongulés à cornes s'offrent de vastes horizons et une riche herbe. Boutarresse, St Alyre ès Montagne, ces noms m'évoquent vaguement quelque chose, mais il me semble découvrir ces lieux comme une première fois, et c'est merveilleusement, outrancièrement beau avec ce ciel joli qui sévit. Il y a eu des cols que je ne connaissais pas, ou dont on a mis les panneaux depuis quelques années seulement : Chamaroux, Malmouche, Lamara sont de ceux là, tous au voisinage de 1200m, pas vraiment marqués en tant que passage entre deux versants tranchés.

Je me suis laissé glisser dans la vallée Rentières alors que j'avais envisagé un détour par le col de la Pierre Plantée : je néglige, il va faire chaud, très chaud, je le constate à Ardes où je prends la pause repas. Je sais déjà que je ne me livrerai pas à des efforts insensés au delà d'une certaine heure. Je n'ai rien à tamponner, à justifier, j'ai même du temps si je ne veux pas arriver trop en avance en Suisse.



Cézallier, château de Parentignat (29 juin 2015)

La descente continue en pente douce jusqu'à Issoire où je prends le temps de faire un tour à l'abbaye monumentale. L'office de tourisme me renseigne sur les possibilités d'hébergement dans les environs. Sauxillanges sera mon étape probable, j'y serai vite, même en crochétant jusqu'au pittoresque village perché d'Usson, juché sur une vieille proéminence volcanique dominant la fertile Limagne. Le profil des puys y est féérique, frémissant tout bleu dans l'azur incandescent. Le tertre portant une Vierge bien en vue délivre une vision circulaire encore plus remarquable que depuis le lacet d'accès au hameau. Il y a là de quoi accomplir d'innombrables balades pédestres tous azimuts, mais je subodore que dans cette partie dépeuplée du Massif Central, les foules ne doivent pas se bousculer sur les sentiers, même balisés.



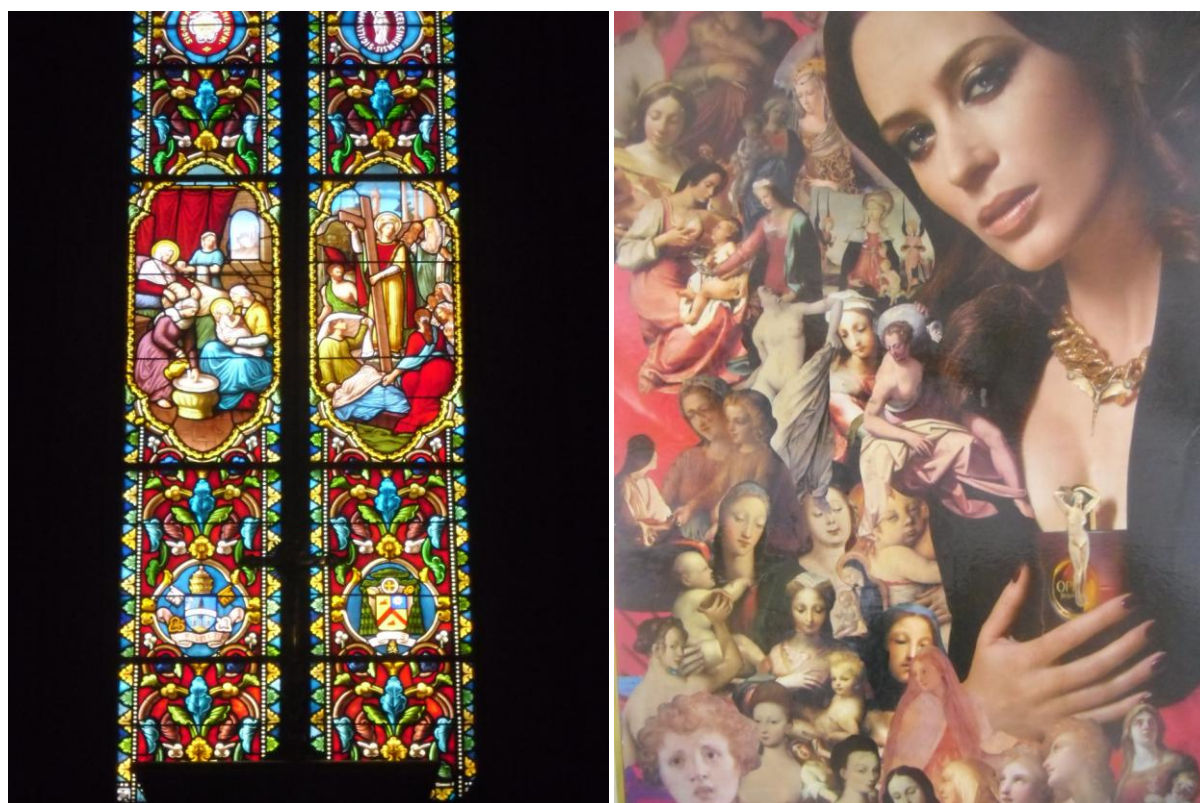
Issoire et Chalmazel, la foi et la loi (29 et 30 juin 2015)

Je suis à Sauxillanges avant 17 heures. L'hôtel restaurant est des plus modestes, avec bar PMU attendant; le village que je vais tranquillement parcourir semble totalement assoupi, et pas seulement à cause des températures élevées qui règnent à cette heure : le pays se dépeuple, inexorablement. Pourtant on trouve là une belle placette ombragée pour des parties de boules (mais elle est totalement déserte). De nombreux commerces qui ont connu leur heure de gloire avec activité fébrile ont définitivement fermé, une affiche de vieille carte postale de grand format recouvre une vitrine ancienne. Temps révolus, nostalgie peut-être pour certains anciens du pays, mais cette vie d'avant ne reviendra pas, et rien pour la remplacer à l'heure actuelle, une béance, un

vide, une absence, la vie paysanne a reflué et ne fera pas surface. Quelle famille oserait s'installer dans une de ces maisons à vendre si l'on ne peut gagner sa croûte à la ronde ? Problème aigu sur tout le territoire rural en général en notre jolie terre de France. Une ancienne abbaye monastère que je découvre au dernier moment est ouverte à la visite, transformée en petit musée local. C'est devenu une maison du patrimoine. Bel appareil de pierre, belles voûtes, mais peu de passage bien sûr, le discret site étant à l'écart des grands axes, des gros trucs attractifs (Vulcania, les viaducs, les vallées avec leurs plages, et il s'en trouvait sur l'Allier déroulant ses méandres paresseux). Je retiens une exposition originale de dessins d'un James Gressier (qui signe Hazar), d'un hommage à un Henri Montel. L'entrée était payante mais comme je suis arrivé dans le dernier quart d'heure, on m'a laissé visiter gracieusement, j'ai voulu acquérir un souvenir, mais il n'y avait pas de monnaie, alors tout le monde est resté bredouille !

Repas en extérieur, mais le soleil assoupi laisse subsister une chaleur lourde sous le gros tilleul qui lentement frémit, envoie encore quelque senteur d'étamines fanées. Menu et service sans façon, un simple dépannage, mais bon, quelques clients s'installent, puisque rien d'autre n'est proposé dans le village. Les cigales ne sont plus là, les alouettes grisolent-elles encore là haut ? L'ombre des rapaces doit encore croiser le goudron mou des routes là où filtrent toujours les derniers rayons du soir.

Contre le ciel sec et clair passent des hirondelles en chasse d'insectes volants comme elles. Avec leur cri, qui se mêle sans doute à celui de quelque martinet, on se croirait en Espagne, l'Espagne d'été, l'Espagne brûlante. Ça promet pour les jours à venir. Le temps va rester de bonne humeur.



Verrière et madones à Sauxillanges (29 juin 2015)

Mardi 30 juin 2015, quatrième journée : Auxillanges – Tarare, 155 km et 2323 m dénivelé :

C'est l'été, il va y avoir le marché sur la place, juste devant l'hôtel de l'Abbaye où j'ai été hébergé, alors le petit déjeuner avant 8 heures, c'est possible. Sans surprise, le soleil commence à monter dans le ciel libre de toute entrave. De 450 m je dois passer à près de 1400 au col du Béal, donc pas de souci de chaleur à combattre, pour la matinée du moins. Je profite de la candeur d'un ciel d'été, qui s'azure tranquillement par-dessus les bocages et les bois. Je me trouve dans le Livradois vert, je remonte le cours du Lastroux et les peuplements résineux deviennent prépondérants. J'attends St Amand Roche Savine pour la halte café croissant. Un lieu sans doute déjà croisé en diagonale, ou lors d'une expédition muciste d'un mai lointain. Je ne reconnais du Béal que les environs du sommet avec la fuite de la lande vers la cime de Pierre sur Haute, visité également, y compris sur le vtt. En revanche, je n'avais pas retenu la présence massive d'un puissant château à l'entrée de Chalmazel. Je prendrai là le casse-croûte à l'ombre des hauts murs. Même à près de 900 mètres, il faut se mettre à l'ombre, et ne pas oublier de s'enduire de crème anti crémation sur la peau. Le long ou à proximité du Lignon, la météo de sècheresse n'épuise pas la verdure des herbages, cette image de sève abondante et de chlorophylle fait mieux supporter les ardeurs de Phébus en un ciel impassible aux approches de la Loire. Pour m'éviter la rectitude d'une D 1089 vers Feurs, je folâtre vers la Bastide d'Urfé, un ancien monastère devenu idyllique résidence hôtelière haut de gamme : même lieu, même site, mais l'époque a changé, les mœurs austères ont été supplantées par farniente et douceur de vivre, lascivité et laisser aller qui sait. Pont fleuri sur la Loire, et je saute vers Tarare en direction de laquelle les horizons se révèlent légèrement montants. Les plombs, les sucus et les puy ont fondu dans le décor, je suis en train de changer de pays, de contrée. Proximité d'étangs, un paysage qui doit se poursuivre demain avec le passage dans la Dombes.

Tarare, j'y étais venu dans le tout début des années 2000, un orage s'y préparait d'assez bon matin, aujourd'hui, j'y parviens à moitié déshydraté, au bout d'une plongée au cœur d'une pinède dense où je n'ai trouvé aucune source, aucun point d'eau. Me voici au fond d'un trou, à 400 m d'altitude. Les flancs en face hébergent des rangs de vigne bien droits. Ici bas parvenu, l'impression immédiate est que le soleil bouillant, brûlant et brillant refroidit les ardeurs pour pousser plus loin l'étape. La ville est bien étalée, passante bruyante, animée, il ne devrait pas y avoir de problème pour dénicher un petit hôtel. Que nenni, l'agglomération ne comporte absolument aucune enseigne de ce genre. Je dois aller quémander à l'office du tourisme sur lequel je n'ai pas de mal à tomber, la possibilité d'une nuitée en ville. Le seul hôtel est distant de quelques kilomètres, un établissement d'une importante chaîne couvrant tout le pays, mais il se trouve en direction du sud, qui n'est pas la mienne, sans doute à la prise d'autoroute. Cela ne m'intéresse pas. Reste l'éventualité d'une chambre d'hôtes, et là on me propose la Hacienda, que j'ai croisée sur ma descente ! L'hôtesse se renseigne et m'annonce que le pauvre cycliste amaigri et fatigué, assoiffé et pantelant, peut être reçu sans problème. Je cours aux abris si j'ose dire, car il faut remonter un bon kilomètre. Le havre est de classe en effet, j'y mettrai le prix, chambre et petit déjeuner me vaudront plus que le prix d'une demi pension classique. Car il me faudra chercher en ville un point de restauration pour le dîner. Pas de problème. Je m'attaquerai d'autant plus facilement à la descente retour à pied que je pourrai prendre un bain en piscine, un bassin pour moi tout seul parmi le décor d'un jardin suspendu fort bien entretenu dans la pente de la montagne. 29 degrés dans la vasque, 38 en extérieur, pas mal : une ambiance de vraies vacances les pieds dans l'eau pour se prélasser, bronzer. Le propriétaire

(une famille habite les lieux depuis plusieurs générations), à l'étage, puisque le rez de chaussée a été transformée en trois chambres dites de charme (et c'est vrai), m'a proposé un bermuda en guise de maillot. Même large, j'ai pu enfiler (et conserver) l'article par devers moi pour quelques ablutions ressourçantes.



Château de Boen ; descente du col de Béal (30 juin 2015)

Tarare arbore une multitude de rubans sur toutes les rues, de nombreux édifices sont pavoisés par ces soies fines retombantes, les places sont recouvertes d'un cercle d'étoffes multicolores : c'est la fête des mousselines, qui se donne toutes les années dont le millésime se termine par zéro ou cinq. J'en déduis assez vite que j'avais dû passer là en 2005, puisque tous ces fanions rappelant qui sait l'industrie textile d'alors, égayaient déjà les avenues assombries par un puissant orage de pluie et de grêle.

Je n'ai pas attendu le crépuscule pour marcher à la fraîche, ce qui est assez illusoire avec l'étouffante atmosphère qui envahit une bonne partie du pays, parce que je me suis rendu compte en fin d'étape que l'appareil photo ne répondait plus, l'accumulateur s'étant vidé. Et comme bêtement j'ai fait suivre un cordon de recharge qui n'est pas le bon, je suis contraint d'essayer de trouver dans l'urgence un raccord compatible avec le petit transformateur que j'ai fait suivre. J'aurai de la chance, un commerçant dispose de la bonne pièce. Il m'en coûtera 20 euros de plus, une arnaque sans doute, moins cher payé toutefois que si j'avais dû me munir d'un nouvel appareil numérique !

Un établissement chinois pour le coup va me dépanner. Ce genre de self - service a pignon sur rue en de nombreuses villes et bourgades de France, les prix pratiqués sont en deçà des tarifs classiques rencontrés dans les brasseries ou les hôtels, et on sait à quoi s'attendre. Ce sera pour moi ce soir une excellente occasion de dépannage. Donc hors d'œuvre à volonté, petits plats chauds à foison et desserts au choix. Style et décoration asiatiques, épices de là bas, saveurs étranges ou inconnues mais boisson bien nationale puisque je me fais servir un bon verre de rouge en plus de la carafe d'eau fraîche.



Loire à Feurs ; mousselines de Tarare (30 juin 2015)

Pour demain, au vu d'une canicule annoncée encore plus dure, j'ai demandé à m'échapper au plus tôt, l'étape devant me conduire dans le Bugey ou vers Champagne en Valromey, le découpage de mon parcours n'a pas été étudié avec la finesse qu'apportent certains à grand renfort d'outils d'aide et de décision comme on dit. J'aurai un plateau disposé dans le réfrigérateur caché dans le local de la piscine et pourrai m'installer en une table au bord de l'eau, faire un plouf si je veux. Bien sûr, tout sera réglé dès ce soir avant d'aller au lit, et la chambre, c'est tout bénéfice si j'ose dire, sans être climatisée conserve entre les vieux murs une reposante ambiance autour des 20 degrés.

Je tire le rideau sur une journée vraiment chaude, sans penser trop à la suivante qui devrait être du même tonneau, bref gravillons et bitume pâteux en perspective, virages en chewing-gum dans les descentes, véhémences solaires sur le dos, dont il faudra savoir se prémunir sans les affronter de manière prolongée. L'oppressante surchauffe doit pouvoir se gérer calmement, intelligemment, à la ruse, c'est le seul moyen de bien avancer sans trop s'abîmer.

Mercredi 1^{er} juillet 2015, cinquième journée, Tarare – Artemare, 153 km et 1539 m dénivelé :

Aujourd'hui, étape de transition comme diraient les journaliers du Tour, je sors du Massif Central pour me diriger vers l'Alpe, ou du moins ses contreforts. Sur le petit calepin initiateur du découpage à gros traits de l'itinéraire, j'avais indiqué pour ce cinquième jour le franchissement du Grand Colombier, autant dire que je me situe bien en retrait de cette éventualité. Mon avancée se fait à petits pas, parce que je ne veux pas déboucher trop tôt en Suisse ou finalement je n'ai rien prévu de spécial, parce que les fortes chaleurs me dictent une conduite prudente si je ne veux point massacrer ma carcasse pour la suite, enfin parce que la chasse à l'hébergement me fournit parfois des solutions bien distinctes du projet initial.

Ce soir en effet, le vélo et son maître reposeront à Artemare. L'arrêt café à Villars les Dombes en a décidé ainsi. La petite pause m'était indispensable, après l'escalade matinale abrupte du petit col de la Croix Paquet, 597 m seulement, descendu sur pente aussi méchante que la montée puis la progression vers l'est soleil blanc et violent dans les yeux à travers les champs de maïs qui chantent. Sur la petite table posée à même le trottoir devant la boulangerie, une dame est venue s'installer (l'espace est restreint), elle me passera le stylo pour noter un numéro d'hôtel trouvé sur l'annuaire prêté par la serveuse. Merci à l'une et à l'autre de ces dames de hasard, qui solutionnent mon problème ; j'ai appelé aussi sec l'établissement, ma place y est réservée.

La journée ne manquera pas d'être chaude, brûlante, mais j'esquiverai en terminant tôt les assauts cuisants d'un Phébus trop impérial. Je me suis gavé d'ombre le long du couloir du Soanan qui débouchait sur la vaste plaine annonçant la grande banlieue de Lyon, pour affronter sans appréhension les plats kilomètres jalonnés par la multitude de petits étangs qui sont venus rafraîchir le regard fugacement. Le vélo dans ces conditions fait vite avancer, je viens de quitter une zone à relief pour en trouver vite les prémisses d'une autre, car les monts d'Ain se pointent à l'horizon en peu de temps, leur profil se précise, je croise quelques axes où circule un flot intense de véhicules, inévitable quand on franchit le couloir rhodanien et me voici vers les 11 heures dans Ambérieu. Je vins là du temps où mon frère André enseignait dans le coin, je ne reconnais rien, où est le mont Luisandre où l'on marcha en un bref aller-retour par-dessus les brumes glacées d'automne ? Ce mercredi d'entame de juillet, ça cogne méchant sur le petit marché où je complète mon approvisionnement, et je supplémente l'eau de ma gourde par un litre carton de jus d'ananas, encastré dans la sacoche. Le long de l'Albarine, je n'ai pas de mal à trouver un coin charmant avec table aménagée sous les tilleuls bien parfumées au ras de l'anse de la rivière qui donne envie de s'y plonger tant ses eaux s'écoulent claires, calmes et profondes.



L'Ain à Chalamont ; le Grand Colombier à l'horizon (1^{er} juillet 2015)

J'ai de la chance, la seule montée importante du jour se fera quasiment à l'ombre du versant, vers Hauteville. J'atteins le plateau au dessus des gorges qui me fait revenir droit au sud vers Virieu le Grand. La montagne du Grand Colombier est là tout près, tout contre, je pense un moment à la possibilité de m'y hisser dans la foulée, puisque l'air de l'altitude (autour des 1000 m) est supportable, moins indisposant que prévu. Mais c'est sans compter sur le trou qui se fait entre la montagne du Planachat à l'ouest où je me trouve et celle du Colombier en face. La vallée du Séran descend profond, jusque vers les 300 m ou moins pour rejoindre une bifurcation ouvrant la voie au franchissement du bel obstacle. Je reste indécis aux Catagnolles, la fontaine sert l'eau au goutte à goutte, des résidents du lieu m'invitent à ne pas prendre du liquide douteux et m'offrent de remplir le bidon chez eux. Sympa, ce rafraîchissement opportun fait pencher la balance vers un choix qui se révélera des plus corrects : plutôt que de s'escrimer en pleine chaleur de l'après midi à gravir des pentes difficiles, autant les aborder le lendemain sans le souci des craintes de la canicule. Aussitôt pensé, aussitôt exécuté ce plan prudent.

Voilà comment dès 15 heures je suis à l'hôtel restaurant Michallet sur Artemare. Repos, si l'on peut dire, car récupérer en ce fond de vallée à l'air chauffé à blanc est un peu une gageure. J'irai peinard me désaltérer avec un chausson aux pommes au bar, bien à l'ombre. Le journal Le Progrès confirme une ascension prolongée du thermomètre. Voici quelques jours, ça devait se corriger jeudi ou vendredi, et voilà que la météo accentue les effets des chaleurs au moins jusqu'en fin de semaine. Je comprends qu'une véritable période de canicule est en train de se mettre en place sous mes yeux, je n'y couperai point, il faudra faire avec. Pour le coup, les départements sudistes, les PO, l'Hérault, l'Aude ne sont pas concernés par cette langue de feu. On commence à s'inquiéter ici et là pour les caténaïres, les traverses des voies ferrées, qui subissent la dilatation et pourraient provoquer des effets inattendus. L'intense vague déferle paraît-il sur l'Europe entière, même en Grande Bretagne où les fontaines publiques sont prises d'assaut par les gosses qui s'amusent de cette facétie environnementale. 40 départements contre 26 la veille sont placés en vigilance orange. En attendant qui sait le rouge pour des orages ou des mini tornades consécutives. A Wimbledon, les tennismen suent, sur les autoroutes des vacances j'imagine les carrosseries et les moteurs dessous en surchauffe, et l'Espagne, dans quel état doit-elle se trouver avec ses températures Africaines ? On dit que les cigales chantent maintenant aux latitudes de Lyon, que des espèces végétales peuvent remonter depuis quelques années vers le nord (pensons à l'olivier, à la vigne !), des stations créées de toutes pièces dans l'euphorie des années 60 pour les sports d'hiver sont en faillite ou à l'abandon

faute de neige suffisante en hiver. De plus en plus l'hypothétique changement climatique montre ses conséquences. Des zones AOC ou AOP pour tel ou tel produit devront être revues et corrigées.



Vitrail à Villards les Dombes ; éteules du Lyonnais (1^{er} juillet 2015)

L'après midi étant longue, j'ai quand même osé sortir un peu, le hasard de mes pas me mènera dans le dédale rocheux des sources du Groin, à deux pas de l'église du village et en bordure de la route que je dois demain emprunter, escaladant le versant. Là, enserrée entre les parois calcaires verticales se cache une cascade monumentale qui est loin d'être tarie, je la découvre exubérante, écumeuse, bruyante, visitée par deux jeunes en pratique expérimentée de canyoning. Ici microclimat assuré de fraîcheur, j'allais dire de bien être, les microgouttes nébulisent tout le mur calcaire et ce qui s'y accroche, arbres et fougères, mousses et plantes pionnières.

Ce soir, bonne table avec il me souvient des fromages locaux (St Marcellin), et le journal télévisé sans surprise fait sa une dans les éditions régionales sur les températures démentielles qui sévissent. Je n'ai pas oublié 1967 et son épisode famineux de juillet, j'avais court-circuité le final des Alpes en prenant un chemin de coupe du côté de Privas pour en finir avec le cauchemar d'une épuisante chaleur : j'étais jeune, personne ne m'avait indiqué qu'au dessus des Vans j'aurais pu retrouver ombre et fraîcheur, mais je ne voyais qu'une Lozère bouillante et j'avais pris le train d'Alès à Perpignan. Sic transit, Simpson avait laissé sa vie sur le Ventoux comme le truculent Pasqua vient de laisser la sienne, mais dans un lit, à 88 ans.

Jeudi 2 juillet 2015, sixième journée, Artemare – Thônes, 113 km et 2100 m dénivelé :

Journée voulue courte, puisque je me pose ce soir à la bifurcation sur deux possibilités ; soit je poursuis le plan initial indépendamment d'une visite en Suisse, soit j'entamerai ma partie alpine par Colombière et non Croix Fry ou Aravis pour justement filer vers Lausanne. Jusqu'ici pas de contrordre de la part de Marie-Laure, donc le rendez-vous en ce canton est maintenu pour le cinq juillet. J'ai le temps, puisque je frôle déjà sur la carte le territoire helvétique, je vais donc juste l'approcher, le longer depuis l'extérieur.

Ce matin, petit déjeuner avec la complicité d'un couple âgé habitué, originaire de Vendée et qui à force de fouiller a fini par trouver une villégiature pour leurs vieux jours (comme on dit, car ce ne sont pas les jours qui se font vieux, mais bien nous !), du côté de Belley. Ils aiment le secteur, le relief et la « verdoyance » abondante de la montagne, les faciles communications par la large vallée (Ain). Bel exemple édifiant auquel je ne puis me comparer, n'ayant pas de projet de m'installer ailleurs seul. Mon pied à terre actuel me suffit amplement, à partir duquel je puis prétendre m'expatrier de ci de là pour de courtes visites ponctuelles avec retour au bercail enrichi d'impressions plus que de connaissances nouvelles, encore que...



Pente folle vers Dingy ; Thuy et le Parmelan (1^{er} juillet 2015)

Par téléphone, j'ai pu réserver ma nuit aux Roitelets, pour le surlendemain, à Châtel, ce qui fixe mon itinéraire carrément aux portes de la Suisse. 7 h 20, chaleur supportable, matin calme, ciel dépouillé, conditions excellentes sinon idéales pour se confronter à l'épouvantable Grand Colombier. J'ai dû franchir le mont en question plus d'une fois, mais guère, il est connu pour les pourcentages extravagants sur ses deux versants, et à l'instar du Ventoux et de ses cinglés, il existe une confrérie des fêlés du Grand Colombier, qui peuvent s'escrimer à réaliser en l'espace d'une boucle d'un seul tenant cinq à six mille mètres de dénivelé. J'ai déjà donné une fois pour le Mont Chauve, je n'ai pas l'orgueil ou la collectionniste si développée au point de succomber à cette nouvelle qualification.

Virieu le Petit, la route part à droite, toute étroite, qui va laisser le bocage pour chercher la sapinière fournie cachant la pente et les lacets furieusement relevés. Entre 8 et 9 (pas le pourcentage, bien supérieur, mais l'heure au clocher ou à la montre !), je n'éprouve pas de difficulté particulière, les passages les plus ardues sont approchés et franchis en tirant sur les bras, sûr que c'est assez atroce

pour qui n'est pas un poids plume comme moi ou qui se hisse prodigieusement chargé de bagages (ce n'est pas mon cas), ou qui encore n'aurait pas le braquet adéquat. Les excès les plus fous se trouvent heureusement dans la première partie, au cœur de la forêt, il se trouve même une accalmie au-delà du premier carrefour avec la route venue de Brénaz ou Lochieux. Ce qui laisse du temps pour se reprendre, se décontracter, chasser plus facilement mouches et taons qui rôdent, signe peut-être que le temps va tourner à l'orage dans l'après midi. Le dôme se devine au sortir de la futaie, à trois kilomètres de la grande croix que l'on voit surgir plantée sur son arête herbeuse. Une brise agréable venue plein sud sèche la sueur des membres, la température n'est plus celle d'en bas, l'escalade de la montagne, brève et coriace, permet la désescalade des degrés thermiques. Tiens, surprise sur la ligne faîtière, la chaussée se présente pour la descente noyée dans du gravillon frais, largement et généreusement réparti, pas très rassurant pour un deux roues, ni pour une voiture d'ailleurs. La France a les moyens qu'elle peut pour l'entretien de ses routes, il n'y a pas de miracle !



Lac d'Annecy ; chemin de croix à Thônes (1^{er} juillet 2015)

J'accède à la haute croix badigeonnée toute bleue par un bout de sente bien visible dans le pâturage : la vision n'est pas celle espérée, étant donnée l'humidité relative de l'air chaud, qui doit être forte. On voit flotter indistinctement, à distance des bassins fluviaux plongés dans la profondeur, des lignes de relief se confondant presque avec l'azur pâle, je ne reconnais même pas le Mont Blanc !

Chance, l'épreuve des gravillons ne dure que 4 kilomètres, pour lesquels il a fallu se montrer patient, prudent, cauteleux et méfiant. La suite de la dégringolade, saisissante avec ses lacets courts ramassés, empilés à l'à pic des rebords calcaires, se négocie sans trop d'appréhension. Je peux presque lâcher les freins dans les portions rectilignes entre deux épingles à cheveux. Je comptais bien m'arrêter à Culoz, mais la route ne fait que traverser la banlieue, je me laisse porter exposé au plein soleil vif vers la sortie, le pont sur le Rhône, tant pis pour la halte bistrot, on ira chercher plus loin. La brutale chute replonge dans l'ambiance de plaine, chaleur épaisse, surtout que l'heure avance. Je suis retombé au niveau des cornets mauves des buddleias envoyant leur sirupeux arôme, de la circulation dense où les camions ne sont pas les moins présents. Transition obligée avant de retrouver un terrain plus bucolique. Le trafic est moins pénible sur la D 991, et c'est à Serrières en Chautagne que je trouve terrasse et parasol indiquant une halte possible. Ce sera à la boulangerie café que je trouve mon compte. Un cyclo a fait comme moi, cheminant en sens inverse, et semble avoir la même préoccupation primordiale que moi : la crainte ou l'évitement de la forte chaleur ! La solution étant bien sûr d'avancer un maximum « à la fraîche » comme on dit.



Thônes ; vers Serrières en Chautagne (1^{er} juillet 2015)

Prochaine étape compliquée, la traversée d'Annecy, dont je n'ai pas un souvenir reluisant à propos de l'accès avec un deux roues, j'ai toujours là connu des difficultés, un désappointement, et au moins à deux reprises je me suis engouffré à mon corps défendant sur une voie rapide imbécile. Annecy a beau être « la Venise des Alpes », il n'en reste pas moins qu'il y a fort à faire pour favoriser le mode de déplacement doux pour y accéder avec le minimum de problèmes. Même si ça ne sera pas le cas cette fois, je resterai insatisfait encore, non pas par l'entrée en ville elle-même, qui s'effectuera relativement bien. Je suis parvenu à proximité du vaste lac par des voies très douces, fort belles, tranquilles, pittoresques, traversant un plateau avec quelques villages égrenés (Hauteville, Nonglard, Lavagny), mais c'est pour la sortie de ville que j'ai eu quelque mal à me dépêtrer, faute bien sûr d'indications suffisantes ou de structures spécifiques réservées au passage des cycles. Des pistes existent, mais juste bien matérialisées au bord du lac, là rien à redire : sorti de là, c'est la foire d'empoigne, tu te débrouilles comme tu peux. Annecy le Vieux, ça commence et ça finit où ? Même un gars du cru ne le sait pas ! Quant à la direction de Naves Parmelan, tintin, les trois quarts des personnes interrogées, arrêtées, interloquées, se grattent la tête en signe d'ignorance. Bien sûr, dans le quartier universitaire où j'échoue, à cette époque de l'année, on ne croise que des étudiants venus d'ailleurs (y compris des demoiselles à vélo) et la connaissance des lieux-dits n'est pas leur tasse de thé. Alors il me faudra arrêter des voitures au niveau de deux ronds points, pour lesquels, selon ma carte et mon intuition, je me sentais être dans la bonne direction, ou proche tout au moins.

Coup de chaud donc pour se tirer du dédale de voies cul de sac, ceinturant par le haut l'agglomération, desservie par des autobus rapides. J'ai pu rattraper la petite voie intimiste qui dévalait dans le vallon pour repartir en un versant tout ce qu'il y a de campagnard, rustique et tranquille enfin ! L'épisode m'a donné la fringale, allez, pain et fromage svp ! Belzébuth sévit en force, je n'ai pas beaucoup d'eau, les fontaines sont absentes, taries ou réputées à eau non potable, non contrôlée. Je trouverai le bon jet du côté de Dingy Saint Clair. La petite route parallèle au grand axe a tout pour plaire, elle est tracée sur les flancs inférieurs du Parmelan, un beau fronton calcaire coloré à près de 1800 mètres, où doivent se cacher des trésors de balades possibles, plutôt pédestres certes, mais pas seulement.



Dans le vieil Annecy (1^{er} juillet 2015)

A 15 heures, Thônes est atteinte, je reconnais l'énorme clocher à bulbe, les belles maisons, le style montagnard, car je suis au cœur de la montagne haute, les sommets partent dans tous les sens, l'horizon est fermé par des profils qui ont surgi en l'espace de quelques kilomètres, je vais pouvoir rentrer dans le vif du sujet, puisque tel était mon désir cette année, un petit clin d'œil destiné aux Alpes en guise d'entrée en retraite. A l'office de tourisme, on me donne des idées de promenade, mais faudrait la voiture pour se rendre à quelques kilomètres, visiter tel ou tel musée, parc ou site. Il ne me reste plus qu'à me rabattre sur une montée au calvaire local. Un peu plus d'une heure, avec les tongs, ce qui n'est pas idéal sur le sentier empruntant parfois le secteur calcaire à vif, tailladé, incliné. Un détour sous les bois, au pied d'une via ferrata exposée en plein soleil (et où personne ne s'aventure), et un final par la baroque église de St Maurice. Seul endroit qui conserve une fraîcheur agréable et une pénombre délicieuse. Car dehors, c'est l'été dans toute sa splendeur et son ardeur, une bouillante atmosphère qui n'amène seulement que quelques nuages secs survolant de haut les cimes libres de toute trace de neige. J'irai m'installer en un café pour rédiger les seules cartes postales que j'enverrai du voyage. Sur le mobile, rien ne s'affiche, la voie est ouverte pour la variante suisse par conséquent.

Je suis dans le pays des fromages de montagne, reblochon bien sûr (le nom vient de reblocher, c'est-à-dire récupérer en fraude du lait au pis préalablement pincé des vaches pour se faire un supplément de pâte à l'insu des contrôleurs de jadis), mais encore beaufort, tomme de Savoie, Tome des Bauges (un seul « M »), se déclinant en fermier ou en laitier, en étiquette rouge ou verte. Au moment de passer à table, la température revient de 35 à 31 degrés. Ça ira en déclinant dans la nuit, car Thônes, c'est quand même un peu plus haut qu'Artemare (650 m).

Pour la première fois depuis longtemps, je déguste un steak tartare et je m'envoie un Mont Blanc café italien en clôture : demain, service ouvert dès 6 h 30, ce sera très bien ainsi ! Le logis hôtel du Commerce se met enfin à l'heure des vacanciers !



Eglise de Thônes ; descente à Culoz (2 juillet 2015)



Vendredi 3 juillet 2015, septième journée, Thônes – Châtel, 124 km et 2391 m dénivelé :

Petite journée, je ne veux pas empiéter par avance dans un pays qui est redevenu cher (l'euro ayant perdu face à la devise suisse), pour lequel je n'ai pas de liquidités disponibles (à part un vieux billet de 20 francs dont je me demande s'il est encore valable). J'aurai le temps en conséquence de visiter les églises à bulbe, de grimper Colombière et Jambaz à ma main, d'apprécier la solitude silencieuse du Reposoir, une chartreuse encore habitée par des sœurs carmélites recluses mais dans un décor de rêve. Le matraquage informationnel continue à insister lourdement sur l'acmé de chaleur qui se prépare pour la fin de semaine.

Un filet de nuages élevés a retardé l'apparition du plein rayonnement solaire, m'a mis momentanément à l'abri d'un inconfort relatif, d'une appréhension qui s'incrute dans le mental.

Bon, je n'ai pas tellement à me plaindre, tout a été facile jusqu'ici, naturel, avenant, le grand ciel propre inespéré semble vouloir se maintenir y compris au cœur des grands reliefs ; la condition est là, sans avoir eu à supporter cette transition adaptative faite d'une sensibilité exacerbée sur les cuisses surtout, un passage obligé de la première semaine de vadrouille, d'autant plus marqué si je panache mon type d'exercice (entre marche, vélo de route et vtt), ce qui n'est pas le cas cette année).



Chaîne du Jallouvre dans le col de la Colombière ; route du col de Jambaz (3 juillet 2015)

Ce soir je serai à 1200 m d'altitude, et j'aurai passé le point culminant provisoire du parcours (les 1618 m de la Colombière), je vais pouvoir respirer, mieux dormir. N'empêche que sur le final de la vallée d'Abondance, le thermomètre au compteur a indiqué les 40 degrés, signe qui ne trompe pas. L'herbe a beau paraître verte et nourrie à profusion, et les traces blessantes de sécheresse ne point se montrer, la canicule remonte vers les hauteurs chaque jour un peu plus. Quelle flambée cela doit être sur les plaines ! On doit littéralement y étouffer, et nous ne sommes qu'un début juillet ! De fait, l'alerte pour cette raison est lancée en Haute Savoie, ce qui est pour le moins surprenant dans ce pays des sapins froids, des torrents écumants, des neiges et des glaciers visibles de partout ! Je vais quitter le territoire français et il semble que la chaleur continue sa traque en dehors. Demain, je descendrai à 450 mètres (Monthey- Bex), j'espère ne pas être abruti par une chape de plomb fondu comme du côté de Bellinzona voici une dizaine d'années.

L'hôtel des Roitelets est à l'entrée de la station qui s'étire en longueur et sur la pente. J'ai conjuré le plus fort des températures en terminant vers 15 heures, par précaution. Il ne viendra point d'orage, ni ici ni ailleurs, l'implacable domination solaire continue de plus belle. J'irai balader entre 5 et 7, ça dardera encore violemment. La gérante m'assure que le billet et les quelques pièces que je trimballe depuis mon dernier séjour en Suisse (qui doit remonter à 2009) ont bien cours. Tant mieux, je devrais rester minimaliste en terme de dépense dans le territoire helvète.

Pas de sentier repérable dans les environs, je longe la rue principale, où la moitié des commerces est dévolue aux sports d'hiver. Ici la marche doit être confidentielle. Je reconnais la route du col de Bachassaux, empruntée avec l'équipée des cent cols voici 8-10 ans. C'est à cet ensemlement que j'allai mettre mon nez en 1990, en plein brouillard, en guise de hors-d'œuvre à un Thonon-Trieste effectué à trois. Tempus fugit...



Le Grand Reposoir : cloître- Chapelle d'Abondance (3 juillet 2015)

Vers les 20 heures, on me sert le menu en terrasse. Il fait toujours anormalement chaud, mais j'accompagne quand même le repas d'une cuvée rouge de la maison. Pas un poil d'air, le soleil finit par basculer de l'autre côté de la montagne avant le dessert. Des prairies voisines monte la senteur psoralée des foins coupés, exaltée par la dilatation de l'air. Les blancheurs alpines ne sont pas loin, en ce moment ça craint pour elles, les langues froides reculent sur tout le pourtour du Mont Blanc, tendance peut être naturelle mais certainement exacerbée par l'activité industrielle humaine.

L'histoire romancée de la fin du champion Fignon est proposée ce soir sur le petit écran ; je ne sais si les propos rapportés dans certaines répliques ont été les siens, je retiens cette phrase : « je ne suis pas une souris blanche,...tu parles de respect pour me faire gagner six mois, un an ? ». A 50 ans, Laurent le magnifique, yeux bleus et crinière blonde, a passé l'arme à gauche. J'ai repensé à son histoire de furoncle en 84, qui lui fit perdre de quelques secondes un Tour (ce n'est pas seulement une histoire de guidon à cornes). Bobet, le Louison, avait aussi souffert de cette blessure sur la fin de sa carrière, et quelque temps après, une tumeur cérébrale l'emportait. Bizarre, une lointaine conséquence des soins stimulants ? Pour vivre heureux, vivons à propos disait Montaigne. Pas d'hubris dément, surtout à mon âge. Je crois d'ores et déjà que bien des velléités rodant dans ma tête vont définitivement rejoindre les placards de l'oubli !



route de Châtel

Samedi 4 juillet 2015, huitième journée, Châtel – La Claie aux Moines (canton de Vaud, Suisse), 161 km et 2786 m dénivelé :

Six heures du matin, je sens la viennoiserie en train de cuire à l'hôtel. Je descends de la chambre vingt minutes plus tard. Le boss est là, on discute tandis qu'il prépare le petit déjeuner du cyclo matinal que je suis. L'établissement est une affaire de famille depuis quelques générations. Des clients fidèles, des saisons pleines d'activités, d'autres plus creuses, les sports d'hiver les plus pourvoyeurs. La salle de restaurant par sa grandeur rappelle ce qui se voit assez souvent en Espagne où l'on peut accueillir la belle foule pour un anniversaire, un mariage, une communion. Ici ce serait plutôt pour des classes de neige en février ! Aujourd'hui, il faut faire confiance au joli ciel d'été tout propre, l'indestructible azur se prolonge en territoire helvétique. Je retrouve en effet la Suisse par le Pas de Morgins. Un vieux de la vieille avec sa découverte en 1990 lors du Thonon-Trieste. Les douaniers ne sont plus là, même si la confédération ne fait pas partie prenante du système de l'Europe. Du coup, la voie semble encore plus libre. Je glisse sous le soleil, de plus en plus vite, les 17 degrés baignant les environs du Pas procurent une agréable sensation de fraîcheur, dont il faut savoir faire le plein, s'envelopper, car à Monthey, qui est une assez grosse bourgade bien animée quand je tombe dedans, l'air n'a plus rien de la candeur revitalisante de l'altitude. Il fait bien chaud au pied de la principale difficulté du jour, le col de la Croix. J'ai franchi ces routes, en sens opposé dans le proche passé qui s'éloigne à tire d'aile quand même, j'ai le souvenir d'une approche exaltante du Mont Blanc. De fait, j'avais les images de ces vignobles suspendus dans la pente, des pampres bien rangés,

bien exposés, étagés, avec au loin le regard pur des glaciers. J'ai revu tout ça, mais est-ce le fait d'avoir évité Bex, j'ai eu l'impression de voir plus de pentes herbeuses, voire de pans forestiers que de cultures viticoles en gagnant Villars sur Ollon. Petite pause là haut (1400 m ?) à une boulangerie café qui se présente à ma droite. Le petit crème (le vrai, avec le petit pot à décapsuler servi avec la tasse) plus le croissant me reviennent à 5.5 FS. La parité euro- devise locale est en défaveur pour celui qui arrive de la zone à monnaie unique, la crise de 2008 est passée par là et a laissé des traces. Il me reste une vingtaine de francs suisses, je n'irai pas bien loin avec sans faire chauffer la carte bancaire !



Entre Monthey et Bex ; lac de Lessoc (4 juillet 2015)

Revoici les grands épicéas, les beaux chalets, les reliefs puissants de l'Alpe d'envergure, avec ce grand bleu par-dessus toute cette végétation nourrie d'herbes et d'arbres. C'est si captivant que je n'en sens plus la pente, qui me hisse à un nouveau point culminant provisoire de la balade, avec les 1778 m du col de la Croix. Les ourlets épais et blancs surgissent à l'est, mais je ne reconnais point le sommet mythique de la chaîne. J'ai dû laisser filer le bon angle, la bonne perspective : on a beau avoir l'œil, on ne peut tout saisir tant le décor est grandiose. Sur les Diablerets, ce n'est point le foehn qui souffle, c'est un courant d'ouest agréable qui prend le dessus. Le col du Pillon, autre souvenir de mes pérégrinations italo-helvétiques, est laissé à droite, je file vers le col des Mosses, qui ne me dit rien, mais que j'ai peut-être déjà traversé. Occasion m'a été donnée avant les ultimes lacets au dessus de Villars de rencontrer un peloton de coursiers, où se trouvait même une fille d'origine andalouse, profitant de ses congés d'étudiante délocalisée. La plupart étaient des Allemands affublés d'une tenue très « pro » et montés sur des machines impeccables, indexées, dernier cri de la technologie légère et du matériau innovant. J'ai presque l'air d'un plouc rétrograde avec ma monture qui n'a pourtant pas dix ans encore !

Repos au col des Mosses, vaste aire de passage où l'on voit dans l'ordre décroissant des motos, des vélos, des autos, des marcheurs. Ce qui fait du monde en visite dans les parages propres et vastes. Le troupeau de vaches est quant à lui resté en contrebas, c'est lui qui a fait arrêter tantôt la circulation pour un échange de cloches et de pré auquel je n'ai rien compris, sinon que j'ai humé la bonne senteur de la bouse fraîche, rappelant inmanquablement la prime colonie de vacances d'Enveitg, je devais avoir six-sept ans, et déjà une de mes madeleines de Proust sans le savoir. L'Aigle est annoncé à tout va : quel site particulier doit détenir cette ville pour être ainsi mise en avant plus que les autres habitats du coin ? Ça me dit vaguement quelque chose : Thonon-Trieste peut être ?



Environs du col des Mosses et de Château d'Oex (4 juillet 2015)

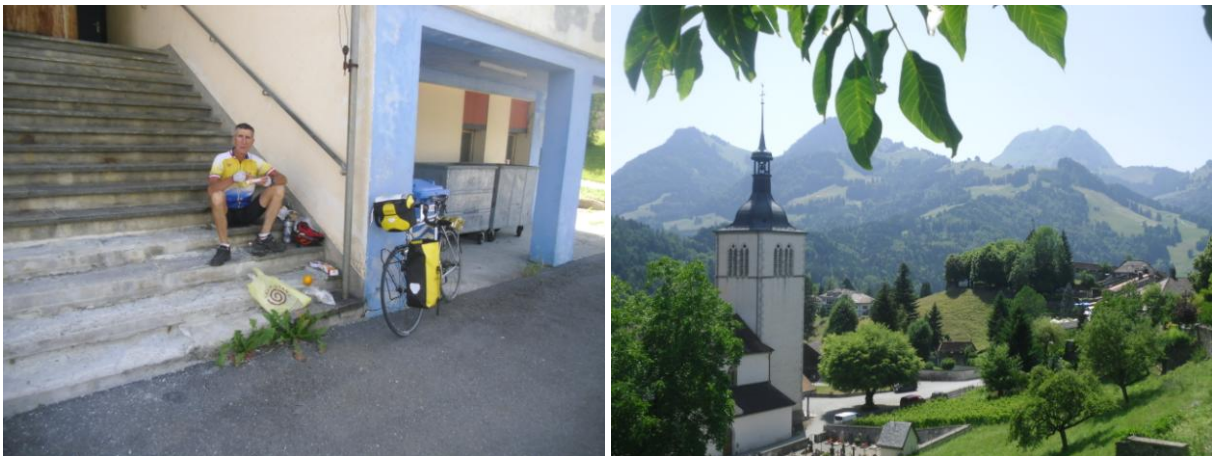
Le pays n'est pas plat, je le savais, je profite de jolis moments de descente paradisiaque vers Château d'Oex, emprunte des passages un peu plus cabossés vers Lessoc et Grandvillard, au demeurant fort pittoresques, monte voir Gruyères et son enceinte médiévale très visitée puis me dirige vers Bulle où je fis étape voici une dizaine d'années.

C'est là, sur une piste cyclable bien aménagée, complètement séparée de la voie automobile, si propre et bien entretenue que notre pauvre France (et je pense au sud et à Montpellier en particulier) pourrait s'en inspirer pour améliorer son réseau des déplacements dits doux ; c'est là donc que le pneu arrière fait pffuit subito presto. Je ne mettrai pas plus de quinze minutes (le temps d'attente qu'il avait fallu pour le transvasement des vaches) pour réparer le méfait et comprendre ce qui a bien pu se passer. La gomme est usée littéralement à la corde, ce qui m'étonne vu qu'elle a moins de mille bornes d'utilisation et que cela ne fait guère que deux mois que je l'ai changée, en prévision justement du voyage. Je sais que lors de la traversée des Pyrénées 1989, j'avais été surpris à Jaca (Aragon) par le même phénomène, celui d'usure prématurée, sur la roue motrice. En fait, il y a eu sollicitation majeure dans toutes les montées et, sans qu'il y ait eu cette fois de mauvais chemins, je crois ne pas me tromper en incriminant dans un cas comme dans l'autre l'élément canicule. L'asphalte surchauffé, ça fait des dégâts sur les pneumatiques, il dévore le caoutchouc plus vite que prévu. J'ai troqué l'élément usagé et usé par le change neuf disposé sous la selle, quitte à me retrouver sans pièce de rechange pour le restant du parcours. Peut-être les copains, dès demain, pourront-ils me dépanner ?

Lavage des mains à une proche fontaine ; délicieuse à boire son eau au passage, car réparer même à l'ombre du petit arbre d'alignement sous les 35 degrés de l'après midi, ça dessèche les muqueuses !

Je dois demander ma route pour la suite en direction de Savigny, je n'avais pas souvenir de la complexité du réseau routier avec les voies ferrées, les autoroutes, les rocades diverses en périphérie de l'agglomération Bulloise dont je ne reconnais absolument aucun élément. Les reliefs retentissants se sont évanouis, je les laisse assez loin derrière moi ; il semble que dorénavant la route soit simple, plate et droite. Il n'en est rien, les collines ne sont pas si anodines, le couvert sans cesse est remis pour les courtes descentes et les petites montées. Fringale derechef à une vingtaine de bornes du but. J'ai comme seul élément une adresse approximative, une villa aux volets bleus, à étage, un certain numéro deux. J'imagine selon mon plan de carte une campagne paisible, facile, pas trop compliquée, où tout le monde se connaît et où l'on pourra me renseigner sans mal. Or La Claise aux

Moines est plus qu'un mouchoir de poche, c'est une commune dépendant a priori de Savigny, mais qui s'étale sur un vaste domaine de monts, de bois et de pâturages. Je suis bien tombé sur une villa au bon numéro mais les volets étaient plutôt rouges. J'ai été voir sous les poubelles, pas de clés, j'ai sonné, je suis rentré pour voir, personne, ni chien ni voiture, et pas de voisins dans l'immédiat alentour. Misère, j'ai, au cas où, repéré un hôtel restaurant à Savigny, il n'est pas exclu que je doive me rabattre là bas. Bien sûr je ne pense pas à rappeler Marie Laure qui m'a donné toutes ces brèves indications par mail sur la villa où habite une de ses filles, je crois que le téléphone, du moins le mobile dont je dispose, ne passe pas. Je poursuis mon exploration, cette fois, un kilomètre plus loin, et au bout d'une rude bosse, une autre ferme numérotée non pas deux mais un, aux volets verts de surcroît, ça sent le rustique, l'étable, en tout cas pas la bonne adresse. Je pénètre quand même dans la propriété par la zone de stabulation des vaches ruminant paisiblement, vautrées dans le lisier pas encore nettoyé pour le soir et la nuit. A l'autre bout une cour, puis une autre dépendance, je m'y rends. Un paysan jeune est affairé, ne me distingue qu'au dernier moment. Accent étranger marqué, un ouvrier immigré ? Il me fait comprendre que possiblement ce que je cherche précisément devrait être la villa en contrebas, accessible par une rue adjacente. Troisième tentative, ce sera la bonne : une demeure avec voiture stationnée devant un garage, pas âme qui vive, mais des clés accessibles effectivement sous la poubelle principale. Et des voisins présents que je vais voir en premier lieu, pour confirmer ma présence et la bonne adresse (Séverine, c'est bien ici !). Je puis m'installer, à la cave pour la nuit où l'atmosphère conserve une quasi fraîcheur surprenante, sous la douche où même sans serviette (l'habitude des haltes à l'hôtel !), j'élimine les rudes traces de crasse et de sueur. J'ai terminé la journée sous les feux incendiaires de 17 h 30. Un nuage diffus réactionnel pré orageux s'est formé loin vers l'ouest, la région hors des montagnes, où ça doit cogner encore plus intensément. Je n'ai plus qu'à attendre l'équipage Montpelliérain qui devrait faire son apparition en pleine matinée dominicale.



Pause au col des Mosses ; église de Gruyères (4 juillet 2015)

Le bar en bord de route à la bifurcation La Claie-Lausanne où je me suis renseigné tout à l'heure auprès d'une clientèle assez avinée (imbibée de bières serait plus juste) fait aussi restauration et on peut utiliser la carte bleue. C'est là que je compte me rendre pour le dîner. Mais en coupant par une rue directe (toujours avec ses pentes accusées qui ne s'embarrassent d'aucune fioriture !), je tombe sur un restaurant chinois, il me fera affaire, même au tarif local, qui sera en proportion de ce café

crème du matin, bien plus élevé que ce que l'on voit par chez nous. Mais comme je dis, c'est la banque qui paye, voire qui offre, et je m'offre une bonne pinte de bière cardinal avec le menu exotique pour moi, savoureux certes, terminé par des litchis bien épluchés dans leur sirop.

Curieux hasard qui fait que ce soir, pour avoir choisi les Alpes plutôt que les Pyrénées en guise de « despedida » à mes vacances ultimes puisque me voici retraité, pour avoir répondu par l'affirmative à une proposition lancée comme ça lors d'un petit séjour cyclotouriste en mai dernier en Haute Provence, conjonction de MUC et de MLP aidant (la Marie-Laure tenace et pugnace), je me retrouve aux portes de Lausanne, grosse métropole Suisse bien connue pour son université francophone qui forme des post-doctorants à la pelle et de brillante manière (j'ai le tout récent exemple d'un Patrice qui n'a pas encore néanmoins trouvé de poste aux approches de la quarantaine, un comble !).



Dans le col de la Croix (1778 m), 4 juillet 2015

Le tam-tam de la roue arrière sur les portions lisses m'inquiète quelque peu, j'ai gonflé, dégonflé, regonflé, rectifié la position du pneu au niveau de la valve, le problème n'est pas parfaitement résolu : ce n'est là que le début –que j'ignore absolument - d'un autre déboire dont l'épilogue se manifestera en septembre, deux mois plus avant, qui se soldera sur une route cévenole par un bris de jante !). Rétrospectivement, concernant la gomme laminée sur laquelle j'évoluais, je songe au pépin auquel j'ai réchappé, j'aurais pu éclater à 55 dans la folle plongée sur Monthey, ou ailleurs. On

n'est à l'abri de rien, mais faudrait voir à ne pas se provoquer des incidents fâcheux suite à un mauvais contrôle de son outil d'évasion favori !

Il ne manque pas de lecture dans la grande villa, je me contente de reprendre la symphonie pastorale de Gide que j'avais dévorée autour de mes 20 ans. Je retiens cette phrase, qui n'a rien de prémonitoire, mais qui reste valable à bien des égards dans ma ligne de vie : « il m'apparut que Dieu avait placé sur une route une sorte d'obligation morale à laquelle je ne pouvais sans quelque lâcheté me soustraire ». Plus prosaïquement, je tombe sur une carte précise du lac de Genève et de la région de Lausanne : ce ne sont pas les sentiers qui manquent pour rallier La Claise aux plages de Cully et de Lutry. J'irai faire un tour demain à pied, dès potron-minet, non avec mes tongs qui ne supporteraient pas la quinzaine de bornes, mais avec des baskets qui traînent là au pied de l'escalier et dont la peinture approximative convient à mon pied, il n'y a pas de hasard !



Promenade dans Gruyères, 4 juillet 2015

Dimanche 5 juillet 2015, neuvième journée à la Claie aux Moines :

Je me souviens des mots de Marie-Laure : « Là bas, tout est hors de prix donc on amènera un max de provisions de bouche ». De fait, la parité franc suisse euro n'est plus intéressante depuis quelques années, et il ne faut pas compter sur un renforcement de la devise européenne pour prétendre disposer d'un peu plus de liberté financière en ce pays des banques propres ou blanchies. Donc je ne m'étonne pas lorsque les Montpelliérains arrivant en trio sur le coup de 15 heures, en pleine grosse chaleur, débarquent du coffre de la voiture et même des banquettes arrière tout un attirail de victuailles, des pâtes, de l'eau minérale, des jus de fruit, du café, du lait, de quoi soutenir un siège prolongé. Comme au temps du marché noir, des heures sombres de la guerre ou plus près de nous, quand on assiste à ces cupides réflexes d'amasser des provisions de denrées essentielles pour cause de paralysie d'un pays (grèves, émeutes,..). Les individus s'adaptent aux situations, ce qui me paraît assez normal voire humain. Ici le contexte est autre, raison d'économie d'abord, c'est à dire d'épargne, peut-être le souci de faire suivre des produits auxquels on est attaché, ou tout simplement, comme quand je partais en expédition de fin de semaine en montagne, sac au dos j'amenais les vivres, le camping gaz, la tente et le duvet !

Ma petite cure de solitude va connaître une parenthèse, qui sera de courte durée : je n'aurai guère l'occasion d'accompagner les explorateurs de routes et de cols locaux vers des sommets de vertige qu'ils se sont choisis et programmés pour la semaine. J'ai aussi ma route à moi et accepterai juste une journée en commun avant de laisser les compagnons libres de leur séjour montagnard. Quitte à revenir en ce secteur propice dans un autre contexte, bien sûr, ce qui dépendra du bon vouloir et des possibilités des uns et des autres.



Fontaine aux singes à Lutry ; le hanneton suisse (5-6 juillet 2015)

Comme prévu dans mon emploi du temps, de 6 à 10 j'ai accompli la petite balade pédestre, la carte guide en main. Le temps dégagé poursuit sa course, la chaleur devenant caniculaire dès avant midi, j'ai follement apprécié l'incursion matinale jusqu'au bord du lac. Double avantage de la fraîcheur relative et de la tranquillité marquée. Je suis parvenu au cœur des faubourgs de Lausanne à travers une campagne très paisible faite de clairières et de bois, fleurant bon le chaume ou l'humus, de sentes douces ou de routes en forte pente. J'ai bu aux fontaines, longé le petit port, pénétré dans l'enceinte viticole aux allures médiévales. Au ras de l'eau calme voltigeaient des myriades de moucherons se chauffant au soleil et à ses reflets. Il faut en certains passages le long des quais quasiment fermer la bouche si l'on ne veut gober des milliers de ces éphémères ! Quelques dames, à

l'exclusion de tout monsieur, se baignent voluptueusement à cette heure propice pas encore accablante. Volontarisme du sexe dit faible plus que discrétion recherchée pour dévoiler quelques pans de son anatomie.

C'est en remontant au logis de La Claie que l'épaisseur insistante de l'air surchauffé commence à s'installer, à s'aggraver. La traversée des vignes en terrasse a fait venir la sueur, et je n'ai sur moi que l'appareil photo et la carte, pas même le bidon de flotte ! Heureusement des fontaines publiques jalonnent le parcours. La chaleur épouvantable va encore se manifester disent tous les journaux, de la presse, télévisés, radiophoniques, pour les jours à venir, avec faible propension pour les orages paradoxalement. Il est mis en avant les risques inhérents à ces périodes exceptionnelles de montée excessive des températures, l'ozone augmentée dans les basses couches de l'atmosphère, les risques de feu accrus, la recrudescence des dermatoses par le rayonnement intense mais encore par la pullulation de certains acariens, puces de volailles, sans compter la fatigue des organismes, surtout auprès d'une certaine population fragilisée ou âgée.

Second café au lait au retour (la fin de mon tube de breuvage sucré et condensé), en attendant le bout de pain et de fromage de midi. Car l'équipée semble ne pas débouler comme annoncé dans la matinée. Je termine le Gide emprunté sur place et continue Mon « parfum » de Suskind, le seul bouquin que je fais suivre dans le périple estival, ce qui tombe bien car dans l'air chaud se mélangent des tas de senteurs terriennes évoquant sous le soleil qui cogne d'insoupçonnés souvenirs. Mystérieuse magie de l'odorat.



Bords du lac de Genève ; vignoble à Lutry (5 juillet 2015)

Il arrivera vers 18 heures d'autres convives : Annie, son fils Patrick et une certaine Natacha, tout droit en provenance directe de la région parisienne. Connaissances de Marie-Laure ou de sa fille. Seule Natacha ne pratique pas le vélo, plutôt les gammes du piano. Pas de problème pour loger aisément tout ce monde en la vaste demeure. Un grand repas improvisé nous réunit, plutôt à l'intérieur étant donné la vive blessure encore perceptible du soleil couchant violent jusqu'au bout. Les comparses ont affuté l'itinéraire pour demain, tandis que je participai à l'arrosage minimaliste de certains massifs du jardin ou du mini potager, où j'ai pu récupérer un grand bol de framboises. Ça se passera dans le coin, au départ même du logis. Je n'aurai qu'à suivre sans souci des croisements, des directions à prendre, ayant contracté l'obligation morale d'être sous la conduite des convives, même si ça n'est pas pour la semaine.

Le crépuscule tardif parvient, décoloré comme les ailes de papillon qui se ferment. Des hannetons venus on ne sait d'où en profitent pour ouvrir les leurs et s'inviter par dizaines en une folle sarabande autour des portables allumés. La terrasse en est envahie, où l'on respire la senteur des foins et des vaches du pré voisin. L'insecte, grégaire à ses heures (un effet de la sortie simultanée de terre de milliers de chrysalides évoluées en imago parfait ?) a ses lettres de noblesse dans le coin, ainsi que j'ai pu remarquer dans certains carrefours de rue en ville, ornés de sa silhouette ou de son profil sous la forme de tapis végétal et floral artistiquement façonné : il doit y avoir une raison, ou n'est-ce qu'un symbole ?

Jean-Pierre m'accompagne dans la cave pour la nuit, c'est l'endroit le plus frais pour récupérer et tenter de dormir le plus commodément à l'abri des remontées invivables refluant lentement mais sûrement les pentes du plateau et de la montagne.

Lundi 6 juillet 2015, dixième journée, sortie commune (101 km et 2223 m dénivelé) :

Nous ne serons pas prêts avant 7 h 30, qui était le moment fixé de toute façon pour un départ groupé, à six donc, pour aller chercher quelques cols à l'est de Châtel Saint Denis, sous la pointue Dent de Lys. Je me suis laissé conduire par monts et par vaux, souvent en dernière position, content d'admirer dans mon champ de vision subitement une présence cycliste relativement considérable avec qui je déambule dans les espaces jolis encadrant le vaste Léman. D'entrée de jeu, je trouve la cadence un peu trop soutenue à mon goût, moi qui roule depuis une bonne semaine en solitaire et qui dois être marqué quelque part par une dose de fatigue, surtout due à la forte chaleur sévissant en continu depuis mon départ, masquant une bonne condition sous-jacente, faiblesse consécutive aussi au régime d'exercice quotidiennement renouvelé de pédalage en zone montagnaise, hormis la parenthèse pédestre de la veille, où j'ai dû dérouler les pas sur une bonne quinzaine de bornes.

Les ardeurs matinales du groupe sont compréhensibles quand on débarque du boulot, de la maison, de quelques jours de transition et d'une grosse journée de voiture. Mais elles vont tout de même se calmer dès les premières rampes bien senties qui s'élèvent vers Les Paccots. Là le jeune Patrick, qui selon ses dires n'a que 600 km dans les jambes, accomplis autour de Versailles, qui a présumé trop de ses forces, flanche à l'issue d'un démarrage foudroyant. Les pentes qui durent sans mollir, c'est autre chose qu'un Poggio rude mais bref ou que le franchissement d'une collinette en région parisienne. Le comble va advenir lorsqu'il faudra s'arracher vers le col de Villars Dessus, une monstruosité de 2 km à 19%, un vrai mur qui a fait mettre tout le monde pied à terre, pour lequel je mets un point d'honneur à me hisser sur la selle jusqu'au panneau. Boufre, cette tuerie-massacre en guise d'introduction apéritive, il ne faudrait pas la renouveler à longueur de journée sous peine d'arriver sur les genoux et épuisé pour des lendemains jamais plats ! Même de jeunes marcheurs ont du mal à gravir l'époustouflant ruban asphalté révélant très vite un paysage pastoral au demeurant reposant, agréable, parfumé à la bouse et aux herbages foulés.

Le temps devient lourd et des nuages se forment du côté des monts. La dent de Lys ne résiste pas à l'assaut de brumes grises qui tronquent l'élan fier et juvénile de ce piton acéré, pointant à un peu plus de 2000 mètres. Les fleurs d'alpage en garniture des flancs sont là pour apaiser le regard rivé sur le court chemin de croix. Nous grignoterons nos sandwiches comme en un jardin suspendu, à 1450 m d'altitude, avant d'aller prendre un café dans le chalet de bois attenant, qui sert aussi de petits plats chauds aux promeneurs en visite.



Du côté de Villars Dessus, le bus flottant (6 juillet 2015)

On revient dans la vallée de Veveyse en oubliant les nuages qui n'avanceront pas plus que ça, peut-être refoulés par un beau souffle de plaine, qui octroie un semblant de rafraîchissement aux organismes soumis à nouveau aux inclémences solaires. Heureusement, on a pu apprécier l'ombre et la fraîcheur sous les grands épicéas des versants forestiers densément peuplés d'arbres. On va tourner plus ou moins par où je suis arrivé l'avant-veille: Oron le Château et le long faux plat des Essertes, usant parce qu'il ne donne pas l'air d'être difficile. On termine non en roue libre mais relativement tranquillement par les arrières de Savigny, là où hier, nous promenant à quatre in pedibus, on se fit refouler méchamment par une jobarde qui ne lâcha pas son chien mais ses invectives à notre égard, osant fouler une allée dûment privatisée, acte étant déposé chez le juge de paix de Pully. L'accueil suisse est parfois refroidissant, il ne faut certes pas tenir compte de ce cas d'espèce, une exception sans doute : le calme bucolique n'adoucit pas toujours les mœurs !



Descente rafraîchissante au Léman (6 juillet 2015)

Mollie Margot, La Goille, Vers Chez Les Blancs, Chalet à Goblet, les dénominations sont curieuses dans le secteur, l'une est même attribuée à un dernier col. Toute la richesse de la toponymie, pittoresque et variée rend l'esprit curieux. Il faudrait la compétence d'un Eddius alias Paul Fabre pour nous faire un peu d'onomastique ou d'étymologie. Des histoires se cachent derrière ces noms, des légendes peut-être.

La riposte orageuse à la canicule ambiante n'a pas eu lieu d'être, aucune aggravation ne s'est manifestée, simplement la clarté de l'atmosphère va en se dégradant jour après jour, les Alpes Bleutées ou blanches de glaciers n'étaient pas au rendez-vous depuis le tremplin élevé du départ matinal.

La Natacha, vraie russe exilée, est restée à lire sur la Claie aux Moines. Mais on l'emmènera pour un plouf collectif en descendant séance tenante peu après notre arrivée au camp de base sur la plage de Grandvaux, à coup de deux voitures. Splendide transition méritée, même si mon maillot d'emprunt dénotait quelque peu par rapport aux comparses qui avaient évidemment prévu leur tenue balnéaire, leur serviette, crème à bronzer ou huile anti solaire !

Ce soir, branle bas de combat dans la cuisine où tous ces messieurs dames mettent la main à la pâte pour confectionner des amours de petits et grands plats, des salades gigantesques, une grosse cocotte de spaghetti, des tartes salées et sucrées. Voilà de quoi se reconstituer pour tout un chacun. Ce soir, je remets mon vélo dans le hall d'entrée (hier il a passé la nuit avec les autres dans le garage), car me voilà prêt à remettre les voiles pour un retour au bercail qui doit durer pas plus d'une semaine. Tout est bouclé, plié, rangé, même la tenue sale passera à la machine à laver et aura le temps de sécher d'ici mon départ. Sens de la propreté et sens du ménage font partie de la panoplie de Marie-Laure, en plus d'un service d'accueil irréprochable.

Bonne nuit en sous-sol sous la couette, demain sera un autre jour, les amphitryons vers l'est, moi vers l'ouest, vers la sortie du territoire suisse.



Final vers Chalet à Gobet (6 juillet 2015)

Mardi 7 juillet, onzième journée, La Claie aux Moines – Allonzier la Caille (162 km et 2062 m dénivelé) :

5 h 35, discrètement je quitte le logis, dévale cette rue du Martinet d'en Bas si bien cachée au néophyte et introuvable qu'elle était à mon arrivée ; à présent plus discernable dans ma mémoire. Le ciel est violine, un peu blafard lorsque je rejoins la grande route de Lausanne, en fait une voie bien tranquille à l'heure qu'il est. Je repasse dans ma tête le moindre détail que j'aurais pu oublier en quittant la villa où sont restés endormis celles et ceux qui vont continuer encore cinq ou six jours à écumer quelques jolis cols suisses de proximité, alors que je vais me pousser hors du territoire helvète pour rallier l'hexagone de manière définitive.

C'est un fait, le jour décline, je roule sans avoir chaussé encore les lunettes de soleil, assistant à une levée d'aube bien pure, laissant présager une montée en puissance rapide, inexorable d'un soleil triomphant. Je profite dans l'intervalle d'un effet de fraîcheur toute relative, le vent nul permet de percevoir les petits bruits de la campagne (les volailles, les chiens), plutôt fugaces puisque j'atteins quasiment en roue libre et à bonne allure les faubourgs de la vaste ville. Heureusement encore sous l'emprise du repos de la fin de nuit. La circulation n'est qu'épisodique, les premiers véhicules que je vois ou que je croise sont des autobus, puis des tramways. Les bâtiments s'étoffent, du classique côtoie le moderne, j'ai vu pointer les flèches d'église ou de cathédrale, aperçu de nobles places monumentales. Je continue de dévaler vers la bordure du lac, qui semble tout proche mais tarde à venir. Ici l'on court, l'on trotte pour rester en condition, là on se rend au boulot à vélo ; de longs pans d'avenue sont en travaux de réfection de revêtement, mais cela ne brouille pas trop mes repères, il faut descendre, laisser des bretelles latérales qui doivent déboucher sur des voies rapides, des autoroutes périphériques. Je suis un bon moment une piste matérialisée pour les cycles. La circulation se met en place assez vite alors que gicle un soleil sans voile aucun. Voilà déjà Morges où j'ai fureté un instant devant les grilles de l'imposant château. Je ne vais pas tarder à prendre la direction de l'intérieur des terres, à laisser derrière moi un univers citadin grouillant et fébrile pour retrouver une nature bucolique, dominée de prime abord par des champs de tournesols qui commencent à s'épanouir avec leurs fleurs d'or sagement toutes tournées à l'identique vers l'orient lumineux.



Lausanne, château de Morges, levée de jour ce 7 juillet 2015

Tolochenaz, Lully, puis Aubonne, je suis sauvé, le panneau porte l'indication d'une destination relativement éloignée, détachée du contexte agglomération, aussitôt la pente redevient positive et d'emblée la chaleur se pointe, normal avec l'avancée du jour et de l'heure et la perte d'altitude.

Pipi discret et je me remets en selle en arborant la tenue la plus légère possible, en prévision de kilomètres ascensionnels. Je ne vois pratiquement pas le grand lac de Genève, les frondaisons, les haies d'arbres le cachent le plus souvent. Par contre, le regard est constamment exposé à la proximité de l'autoroute qui file au plus près du plan d'eau. La voie ferrée suit en parallèle. Gilly, Bursin, Vinzel, j'aperçois à cette dernière localité une boulangerie qui fait aussi point chaud, il me reste, je l'ai vérifié, 3.45 francs du pays. Pas assez pour se payer un café crème qui fait cinq centimes de plus, mais la jeune serveuse souriante est compréhensive, c'est elle qui me fait cadeau du pourboire pour une fois, je ferai ma pause délibérative dans un cadre raffiné, propre, lumineux : dès lors je repars régénéré : à nous deux le Jura Suisse, la route de France (c'est ainsi qu'on la nomme au-delà de Saint Cergue) et le col de la Givrine !

La lente montée aérienne sur versant verdoyant et dégagé permet une vision large du pays que je quitte. Le vaste réservoir naturel du Rhône est bien visible enfin, mais les grands reliefs pointus eux ne le sont pas, perdus qu'ils restent dans un ciel vaporeux, opalescent, presque éblouissant. La transition s'établit finalement assez vite avec le pays des sapins et des noues formant de vastes espaces en clairières à l'orée des futaies bien portantes. Dans la steppe herbeuse, le caillou prédominant, c'est du granit, d'un gris ferme. Plus haut surgissent quelques îlots de hêtres. Paysages forestiers typiques avec exploitations de bois, profils échancrés des mélèzes, dont les cônes pendent vers le bas à la différence de ceux des sapins.



Parages du col de la Givrine ; tournesols vers Aubonne (7 juillet 2015)

Je laisse à ma gauche le cône rocailleux et gris, tas de blocs revêché qui constitue le sommet de la Dôle, derrière lequel se faufile le col de la Faucille où je ne dois pas me rendre, pas plus qu'à Lamoura. Voici la Cure et la frontière, toujours pas de service douanier, c'est devenu quelque chose de suranné, il ne doit plus subsister que quelques équipes volantes ou mobiles pour limiter les effets de passoire pour marchandise frauduleuse de pays à pays. Me voici maintenant rasséréné, roulant en faible descente et en droite ligne vers le SE, dans la vaste combe ouverte en val magnifique qui constitue le début de la vallée de la Valserine. Mijoux n'est pas loin, puis ce sera Lélex et Bellegarde, au fond du trou comme on dit.

J'ai connu le coin, soit en diagonale soit lors d'un brevet cyclotouriste, ça remonte au moins à une vingtaine d'années, le souvenir que j'en ai gardé est largement écorné. Pays ample, vaste, beau, avec aujourd'hui une chaleur caniculaire de plomb en préparation, ressentie dans son crescendo avec la montée du soleil, la plongée sous les 1000 mètres. Ciel de plus en plus bleu et ambiance de plus en plus brûlante. J'ai coupé la progression par une halte à l'ombre près d'une fontaine lavoir avant la bifurcation de Chézery- Florens. Passage de crème protectrice sur les peaux exposées, car « ça craint grave » comme l'expriment sans nuance les jeunes de nos jours.

J'ai tenté hier soir depuis le logis suisse de contacter un hôtel à Thorens, ça ne répondait pas, était-ce un défaut de réseau ? J'avais bien regardé de près la carte et m'étais rangé pour une solution d'étape au pied du mur de Glières, qu'il faut éviter finalement de gravir sous les feux de l'après midi, tout comme j'évitais le franchissement du Grand Colombier dans les mêmes conditions.

Bellegarde est une zone carrefour complexe, où la boucle du Rhône entre deux crêts fait se rencontrer routes, autoroute et chemins de fer, sans parler des viaducs et différents ponts. Je parviens à me défaire sans trop de mal du dédale de directions divergentes et me retrouve dans la pente remontante vers Frangy. Il s'agit d'une grosse nationale heureusement bien délaissée par une grosse part de circulation puisque l'autoroute qui la joute la suit en parallèle sur une bonne distance. Me voilà en paix, relativement, car sous la splendeur exaltée et renouvelée des cieux, une chaleur à se jeter sous le canon d'une fontaine sévit durement.



Dans la vallée de Mijoux (7 juillet 2015)

A Vanzy, en pleine plongée réverbérante, je réitère près d'un abribus déserté mon appel vers La Chaumière Savoyarde, à Thorens Glières : silence à l'autre bout de la ligne, ce qui me chiffonne quelque peu, mais il est vrai que l'on fait aussi la sieste ou le break dans ce type d'établissement jusque vers les 17 h. Ce qui m'inquiète davantage, c'est la montée en puissance des effets de l'embrassement général de l'air. Partout à la ronde, et depuis deux semaines au moins, sans que le ciel ardent connaisse un quelconque enveloppement cotonneux prémisse d'accalmie, de revirement ou d'orage, la canicule poursuit ses ravages et ses dégâts, accentuant la sécheresse. On ne peut guère récupérer tant l'air du soir reste comme une gueule de four. Tout est bouillant, tout le jour, c'est la cuisson garantie. Le compteur passera encore les quarante degrés sur l'affichage thermométrique, un signe, un chiffre qui ne trompent pas !

Sûr que mon organisme trinque, se trouve malmené à petit feu si j'ose dire. Je suis cuisiné par cette canicule impossible. Ce qui me rappelle bien sûr l'épisode malheureux des Alpes en 1967, lorsque je rentrais dans la plate Drôme du côté de Crest dans une incandescence solaire maximale qui allait s'aggraver les deux jours suivants, me contraignant à un repli prématuré vers Alès et Perpignan.

Certes je ne vais pas aujourd'hui dévier mon itinéraire, simplement, je ne forcerai pas l'exercice, ne prolongerai point la souffrance sous l'assommante chaleur humide qui émousse et consume. Etre « gérant de la route » et non « géant de la route » comme se plaisait à l'écrire Blondin.

Alors j'ai continué à manger des kilomètres difficiles, mouillés, mais pas de pluie, sinon de sueurs et d'arrosages à l'eau tiédasse du bidon. Nouvel arrêt à l'ombre d'un bosquet où, presque étourdi par tant de véhémence désespérante, je me ravitaille pour essayer de me donner un peu de forces. L'insolation guette pour sûr, gare à ne pas outrepasser ses facultés, soixante cinq ans, ce n'est plus trente ou quarante !

Le ciel impavide, la lumière époustouflante n'enlèvent rien de la fournaise ambiante. Le pays a beau ressortir vert, luxuriant de végétation bien portante, et de fait je constate le peu d'herbages secs le long des talus, je suis soumis à la déferlante caniculaire comme rarement je le fus (2003 dans mon plus proche souvenir, c'était en Italie et ça cognait dur également, mais cela remonte 12 ans en arrière). Je suis comme dans un four au ras du bitume qui mollit par endroits, forcément. La moindre bosse, et il n'en manque pas avec ses reprises au-delà de l'arrivée au fond d'un ruisseau, d'une vallée, demande un surcroît de volonté. Le soleil ravageur pèse sur le dos, sur le cou. Je ne vais pas aller bien loin, je ne veux plus aller bien loin. Il est un peu plus de midi au soleil (soit 14 h à la montre), il me faut rechercher à tout prix un havre, pour laisser passer cette vague infernale, s'abriter de ses méfaits. Ces loufoques températures à jet continu font perdre le sel (encore le cas de le dire) de la balade. Trop de cagnard casse le moteur. Gare à l'explosion. De telles chaleurs vives, noires, terribles, néfastes sont improductives, je ne veux pas d'une traversée du désert, d'une avanie imposée par ces conditions atmosphériques extrêmes.



Cirque de Lélex ; entre Cercier et Allonzier (7 juillet 2015)

Dès Cercier, je cherche l'hébergement, qui ne vient pas bien entendu. Aux approches de la dépression d'Annecy, que j'aborde par le nord, les éteules croustillantes indifférentes à ma problématique refont leur apparition. Vent brûlant sur les lavandins garnissant les ronds points. Point de cigales, mais des abeilles voltigeuses effarées. Je le suis aussi. Devant moi, l'esplanade

éblouissante du ruban autoroutier, blessante, affreuse. J'emprunte un bout de piste cyclable où je questionne un employé municipal chargé non pas d'arroser, ça n'est pas l'heure, mais d'élaguer les buissons dévoreurs d'espace, sur les possibilités hôtelières des alentours immédiats. Et là, miraculeusement, alors que je m'attendais à une réponse évasive infructueuse, il m'annonce la présence d'un complexe de l'autre côté de l'autoroute où je dois pouvoir trouver ce qu'il me faut.

Il ne me reste plus qu'à franchir un classique circuit en feuille de trèfle pour débarquer effectivement en un hôtel d'étape, qui ne fait pas restaurant. Il s'agit d'un établissement participant à une chaîne nouvelle dont j'ignorais le nom (Petit déj' –Sam Hôtel). Il reste des chambres disponibles, premier soulagement, on pourra me dépanner pour une restauration rapide, deuxième consolation, car aller chercher un restaurant ouvert dans le coin ce jour n'est pas évident selon le gérant, de plus le climat de fin de journée n'y incite guère ! Enfin, le petit déjeuner peut être servi peu après six heures, ce qui me permettra, façon de parler, de refaire mon retard (je ne suis qu'à une douzaine de bornes de Thorens).

Il n'est pas 15 heures, que voilà déjà le vélo avec ses sac et sacoche débarqués, décrochés, et l'instrument entreposé à l'extérieur, dans une arrière cour mais provisoirement, puisqu'avant la nuit, on glissera ma monture dans la buanderie qui sera fermée à clé.

Curieusement, les rafales renforcées du vent brûlant ont fini par amener une dépression nuageuse et même quelques grosses gouttes pleines de poussière. Une averse sous les feux du soleil, car l'épisode ne sera qu'un feu de paille, mais sans doute indique-t-il la possible dégradation vers les orages en montagne, que je réclamerais presque, implorant une clémence des cieux mais à rebours, car je renoue avec le massif alpin dès demain.



Le vignoble vers Gilly (Suisse, 7 juillet 2015)

Mercredi 8 juillet 2015, douzième journée, Allonzier la Caille – Bourg Saint Maurice, 145 km et 3847 m dénivelé :

Finie la bouilloire en ébullition ! Les quatre gouttes lourdes et chaudes d'hier sous le vent sec et brûlant qui semblait plus les soulever que les rabattre au sol n'ont pas donné lieu à une rumination orageuse consécutive ; mais bien à un retournement, enfin, du temps. Pendant que le souffle chaud passait sans relâche en cette cuisante fin d'après midi, les ouvriers logés à l'hôtel passaient suants, rougeauds, en provenance probable un chantier pénible autour de l'autoroute. Ce qui m'a fait penser à mon père maçon qui subissait, été comme hiver, les extrêmes climatiques saisonniers avec une protection sociale dérisoire ou inexistante. Et qui me fait songer pareillement aux conditions endurées par les esclaves modernes exploités sur de titanesques projets comme les constructions pour les futurs championnats du monde de ballon rond au Qatar.

Pendant la nuit, fenestron ouvert donnant sur la campagne, un soupçon de brise apaisante est venu caresser la peau. Il y a bien eu quelque bruit insolite, est-ce un individu qui tâchait de passer la nuit chez un congénère sans passer par la porte d'entrée officielle, en pratiquant la courte échelle ? Un clandestin pris en charge par un collègue, un coreligionnaire ; un non-déclaré soutenu par un de ses semblables, tout est humainement possible dans le monde agité où toute exaction ne se déroule pas loin de nos frontières, mais bien dans nos murs ? J'ai assisté la veille en réception à un esclandre avec le patron traité d'alcoolique (ce qui est peut être le cas !) par un client mécontent à qui il était reproché un bris de robinetterie ou un usage excessif de l'eau précieuse dans la salle de bains. Je veux ignorer ces réalités sordides et ne considérer que le bon côté des choses, à quoi bon s'irriter, manifester une colère épidermique, un emportement passager qui pourrait vite dégénérer. Evitons ce qui fâche inutilement. J'ai été dépanné et même bien dépanné dans ma petite détresse passagère personnelle.

Dès 6 h $\frac{1}{4}$, le buffet est en place, le patron est là. J'ai commencé à me servir à l'envers, yaourt compote avant œuf dur jambon, et j'ai soif de pamplemousse en jus par-dessus tout. Le vélo a été entretemps harnaché, il a bien supporté le pic des 43 °C extrêmes, qui m'a valu cette halte prématurée providentielle.

Le tracé du jour est totalement à ma convenance, avec sa succession de grimpettes enchaînées sans transitions languettes entre chacune d'entre elles : Glières, Aravis, Saisies et Roselend dans cet ordre aboutiront à un total de montées assez impressionnant, alors que les jambes vont encaisser sans douleur cette somme colossale. Faut dire que le ciel s'est mis au diapason de ma condition physique retrouvée : les foulards de brume étaient là contre la montagne dès le départ, j'avais l'ombre assurée au moins pour la première escalade, voire même la pluie sur la hauteur. La montagne redevient un peu elle-même avec ses sautes d'humeur, ses forts contrastes. Oubliée la terrifiante vague de canicule qui a semblé marquer le pas avec le point d'orgue famineux de la veille. L'outrance calorifère semble s'éloigner, au moins momentanément. La matinée grise et éteinte n'en sera que plus aimable.



Glières, un plateau, un troupeau, une histoire (8 juillet 2015)

Il ne plane sur aucun des cols du jour un parfum de légende sportive mythique, sans doute parce qu'ils ne sont pas franchis souvent ou que des voisins plus illustres leur dament le pion sur le versant exploit ou drame. Il n'empêche, la montée au plateau de Glières, haut lieu de la résistance il n'y a pas si longtemps (deux générations, trois si l'on veut aller vite) reste un mur, un gros obstacle, une élévation de fort calibre, qui fait « pousser les watts » comme il se dit dans le langage imagé des milieux cyclistes. Aravis qui suivait semblera anodin, facile en comparaison. Si la première difficulté marque l'esprit et les jambes, tout autant m'a impressionné la descente abrupte sur la gorge de la Borne, entre la montagne des Frêtes et la montagne des Auges, une plongée dont j'avais l'exact souvenir depuis cette suante montée vers Chez La Jode avec final sur piste farineuse et caillouteuse (toujours présente d'ailleurs). Freins serrés, route étroite, pente folle, tous les ingrédients du parcours escarpé sont là. D'ailleurs là haut, je n'ai plus repéré que d'autres « chez » un tel ou une telle (Anne, Béatrice, mais point chez la Jode, le chalet aurait-il acquis une nouvelle dénomination ou ne l'ai-je simplement pas aperçu ?).

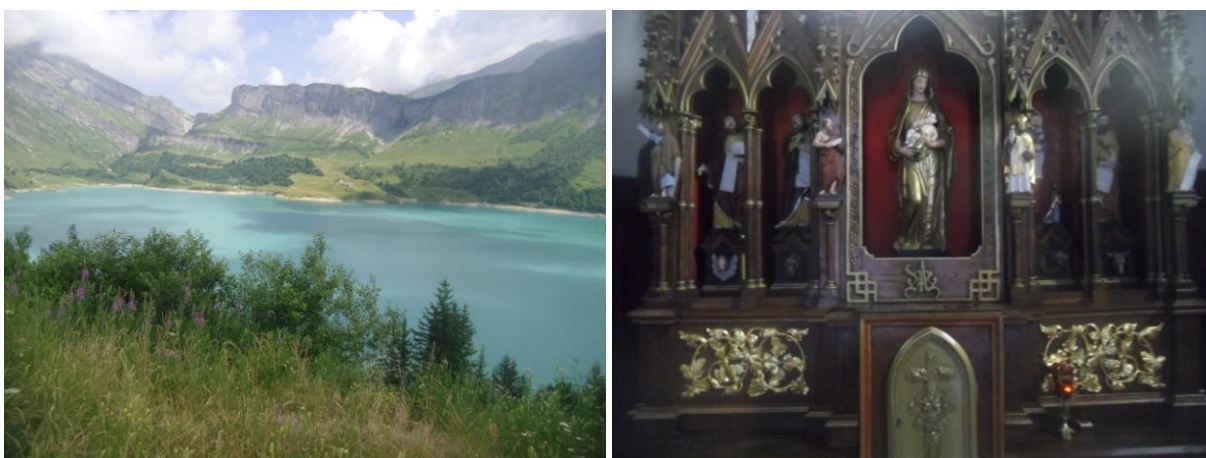
Les brumes rasaient la croix du monument commémoratif, il faisait presque froid, les troupeaux se dispersaient dans les vastes pâtures étalées longuement entre les pentes boisées de sombres conifères. Bucoliques sonnailles avec lumière d'automne, quel changement de cap !

C'est à St Jean de Sixt, où je parviens pour la seconde fois en l'espace de quelques jours, que je m'accorde la halte à une boulangerie avant d'entreprendre la suite. Je vois les nuages commencer à se morceler là haut, la ville s'anime, des cyclistes passent dans les deux sens. Quelque part, je suis sur la route des Grandes Alpes, ça donne de l'allant. Je suis à la croisée des chemins, et sur celui du retour.



Col des Aravis ; défilé d'Entreroches (8 juillet 2015)

Je vais à la rencontre de passages de plus en plus élevés, d'abord 1400 m, puis 1500, puis 1600 pour finir à 1900, un joli crescendo où le décor sans cesse ira s'embellissant, avec éclaircies de plus en plus généreuses dans le ciel qui finira par libérer un soleil clément. Plus de rudes et redoutables passages à craindre, j'évoluerai dans la lumière revenue sur de belles routes généreuses. Le Cormet de Roselend offre toute la panoplie de sa splendeur multiple, le vert de ses immenses pâturages fourmillant de fleurettes, le glauque du vaste lac que j'avais découvert en 1969 comme une froide lame d'étain sous un ciel lugubre alors que je franchissais le col venant de la Tarentaise, col qui se terminait par un sauvage bout de chemin boueux.



Lac de Roselend ; Vierge à La Clusaz (8 juillet 2015)

La descente vers Bourg St Maurice est entrecoupée de portions gravillonnées, étalées en zones, du 30 juin au 10 juillet nous annonce un panneau (pourquoi cette précision de dates ? Mystère !).

J'ai l'embarras du choix pour me loger au pied du grand Iseran que je réserve pour demain. Je m'avance hors de la ville devenue assez tentaculaire, étalée, industrielle, passagère (l'Italie n'est pas loin). Le repas du soir sera pris en terrasse, et avec les 25 degrés affichés, j'avais presque une sensation d'atmosphère frisquette. Il est donné 13 petits degrés pour l'aube du lendemain, on passera le veston à coup sûr, faut bien qu'il serve un peu dans ce voyage ! En tout cas, ce soir, ce sera encore une nuitée sans couverture sur les épaules, la série exceptionnelle et fabuleuse continue. Des massifs grandioses m'entourent qui doivent se révéler lorsque je me hisserai vers Tignes et Val

d'Isère. En attendant, j'ai eu un aperçu d'une autre montagne sur le petit écran, entre Russie et Afghanistan, dans l'hiver blanchi qui pétrifie, un convoi allait apporter des mandarines à des populations en deçà d'un col à plus de 4000 mètres, pour ramener un yack en échange. Un autre documentaire livrait des images tout aussi glacées d'une banquise percée par l'homme pour pêcher au filet un maigre poisson.

Le soleil promet d'être encore en forme, et donc de retour, pour les jours à venir, annoncent les prévisionnistes, ce qui devrait me rassurer pour le final du périple, car la boucle mine de rien est en train de se concrétiser de plus en plus, de mieux en mieux. Juillet se montre tonitruant, mais dans le bon sens, formidable, généreux en jours splendides, loin des orages et des tonnerres. Voilà qu'en l'espace de 24 heures le spectre de la déferlante horrible de la chaleur exténuante s'est dissous dans l'ambiance rassérénante de la haute montagne. Les séquelles de fatigue se sont aussitôt miraculeusement dissipées. C'est ainsi qu'en allant de l'avant, on laisse derrière soi les difficultés, les petits problèmes, les contingences qu'il faut bien subir et traverser !



Final du Cormet de Roselend (8 juillet 2015)

Jeudi 9 juillet 2015, treizième journée, Bourg Saint Maurice – Saint Sorlin d'Arves, 165 km et 3318 m dénivelé :

J'escomptais passer tranquillement la Croix de Fer dans la journée, après Iseran : après tout deux cols, certes très grands, ardu, longs, c'est envisageable si je m'en tiens aux expériences personnelles passées. Mais c'était sans compter l'après-midi venue sur le frein du vent d'ouest, un vrai équivalent de tramontane sèche et fouguese, soutenue, qui avait pour elle d'être rafraîchissante certes, mais qui a rendu bien longue la descente de vallée. Toute la différence avec celles des Pyrénées, plus ramassées, moins fastidieuses à longer quel que soit le sens. Et puis, avouons-le, il s'ajoute avec le regain de chaleur une accumulation de fatigue physique que l'âge atteint ne permet pas d'évacuer comme voici dix ou vingt ans.

Dès 6 h 35, me voici libre sur la route, qui se déroule facile de prime abord, bien à l'ombre des massifs sur les crêtes desquels parviennent les rayons tout aussi libres d'un astre qui semble devoir ce jour ravissant ne subir dans le ciel aucune entrave. Mais s'extraire des fonds de vallée est ce qui coûte le plus. Je devrai d'abord enfile, pour la première fois quasiment depuis mon départ d'Aniane, le veston protecteur pour cause de vive fraîcheur ressentie (le compteur initialement fixé sur 14°C affichera 11°C puis 9°C). L'organisme se dégage tôt de cette enveloppe vivifiante en libérant des calories sur les rampes sévères égrenées dans les villages, entre les bourgs, sur des lacets, au cœur des gorges dont il faut s'extraire.

Bientôt le mur énorme du barrage de Tignes surgit. La figure enfantine qui était représentée sur la vaste surface bétonnée s'est fortement dégradée. Au niveau du lac de retenue, qui est en basses eaux, je débouche dans la pleine lumière aveuglante du palier supérieur où déjà la forêt a grandement reculé, je suis en train de pénétrer dans le domaine immense des libres gazons d'altitude. Il faut laisser Tignes de côté, Val d'Isère est au bout d'un cheminement souple le long du plan d'eau aminci dans sa phase d'étiage. M'accueille une station huppée, en guirlandée de drapeaux dansant au vent. Endroit choisi pour un petit déjeuner bis. Vu le géant qu'il me faut affronter, je me permets une spécialité fameuse, une copieuse pâtisserie « pied de loup » pour accompagner la tasse de café au lait. Je sens que toutes les conditions atmosphériques sont réunies pour prendre la revanche sur le déplorable passage de 2009, en cape sous la pluie glacée, qui allait telle quelle se prolonger dans un Galibier enturbanné de brumes neigeuses, avec un 3°C à vous bleuir les extrémités. Cette fois, le seigneur Iseran va se présenter dans sa livrée d'été. Ayant quitté les derniers aménagements autour de la sortie de Val d'Isère, je fais sauter le veston : pente régulière et soleil abondants sont là. C'est aussi le moment de changer la carte mémoire de l'appareil photo qui est saturée, remplie au bout de quasiment deux semaines. Et vogue non pas la galère mais la goélette, vers des hauteurs saturées de bleu, sublimement nettes. Une ambiance qui donne la pêche comme on dit, un état second sur le second étage de la montagne. Les cimes de glace immaculée se font plus évidentes, plus écrasantes ; ce n'est qu'un début, sur l'autre versant, la fête des gradins glaciaires continuera.



Iseran versant Val d'Isère (9 juillet 2015)

Les pendeloques blanches complètent les fronts rocheux plutôt redressés. L'immense poème géologique dont parlait Schrader (à propos des Pyrénées) donne toute sa mesure. Les arcades de glace bleue dominent fièrement les pelouses multicolores, multi odorantes. C'est l'instant du déploiement fastueux de millions de corolles libérées, concentrées dans leur taille réduite. Tout un sang végétal tonnante à portée de talus (Artaud). L'Iseran est un rendez-vous émouvant, énorme. Le cyclotouriste n'est qu'un point, une fourmi dans la vastitude complexe des plis des monts, un confetti, mais quel confetti ! Le sublime est toujours haut perché, il faut faire l'effort de l'aller trouver, il ne se montre pas d'emblée au profane, il se mérite. Tant de beauté déroulée comme sur grand écran facilite l'exercice. La pente d'ailleurs en réalité n'est pas excessive, ces grandes voies à travers l'arc alpin respectent sans martyriser les roues, les moteurs, les jambes, à l'inverse d'autres plus intimistes et détournées comme au Grand Colombier ou au plateau de Glières, pour prendre des exemples vécus récemment.

Pour parodier un Valéry, je pourrais m'exalter : « la montagne, la montagne toujours recommencée » car les horizons subjuguants vont continuer de déferler dans la descente vers Bonneval sur Arc. Bon j'ai enfilé le veston pour la forme au sommet juste avant d'entreprendre la dégringolade, mais l'air, toujours un peu plus agité que de part et d'autre de l'ensellement, pouvait se supporter aux 2770m sans mal en courte tenue. Je reconnais les profils étincelants, fantasmagoriques, inhabituels pour moi finalement si peu familier de ces étendues alpines, qui accrochent sans cesse le regard. De l'autre côté de ces ourlets immaculés et massifs largement à plus de trois mille mètres se love le col de Nivolet, le correspondant italien de l'Iseran, toujours cul de sac routier d'ailleurs.

Une autre large vallée prolongée commence, je vais rouler dorénavant plus en plateau qu'en descente. Sont arrivés les torrents bleus, les étendues étoffées de clairs mélèzes et d'épicéas serrés, les pentes délirantes de rochers. Caractéristiques des versants sud, reconnaissables entre tous. Puis se sont approchées les zones des gorges et des forts de défense, en des sites de plus en plus accidentés. On croit s'extraire de la montagne et elle vous retient, vous ensorcelle. J'évite la remontée vers Aussois, trop de vent dans la gueule, inutile effort, je vise la lointaine rampe vers Croix de Fer, redoutant l'arrachement depuis St Michel de Maurienne sous les pleins feux des alentours de midi. Ce qui me permet de souffler un peu, d'admirer le fort de l'Esseillon (fort Marie-Thérèse), le vertigineux pont suspendu dans les profondeurs d'un canyon calcaire pour y accéder.



Pureté d'Iseran (9 juillet 2015)

Le Drac (autre nom de l'Arc?) apparaît de plus en plus clair, peut-être parce que beaucoup de traditionnelles installations industrielles de la vallée, qui fut un grand couloir de la métallurgie (aluminium) sont parties ailleurs, ou se sont mises aux normes écologiques préconisées. Il y a aussi cette autoroute parallèle qui déleste la voie nationale (et même internationale) de pas mal de son trafic intense d'antan. Du coup ce long couloir de la Maurienne me semble moins fastidieux.

J'en viens donc au trajet direct et m'engage vers le centre ville de St Jean de Maurienne, soulagé de bifurquer vers le pied d'une nouvelle vallée moins marquée en auge interminable, puisque il s'agit de celle de l'Arve, qui se relève très vite vers les hauts versants où se cache le col de la Croix de Fer. Je sais enfin être débarrassé de ma lutte un peu lancinante tout seul dans le vent qui n' a cessé de se renforcer, comme si je sortais d'une plaine plate et exposée à tous les courants d'air. Mais la montagne est toujours là qui t'invite et qui t'aime, je me replonge dans son sein qu'elle m'offre à loisir (encore une parodie, Lamartine ou Rousseau?). Bien sûr, j'ai salué en passant tantôt le départ vers Télégraphe et Galibier, que j'avais initialement inscrits dans ma pérégrination alpestre. Les désordres naturels, sous la forme d'un menaçant éboulement du côté du barrage du Chambon ont exclu que je passe dans le coin, à moins de prévoir deux ou trois jours supplémentaires pour pratiquer des aller retour, des détours vers l'Alpe d'Huez, etc. Vite dit sur le papier, ingérable quand on se trouve confronté au réel. De plus, le détour par la Suisse, qui a été un rajout, a fait que je ne pouvais additionner ensemble les deux éventualités. Je reviendrai, pour pratiquer une autre forme de cyclotourisme, moins exigeant, peut-être encore plus exploratoire.

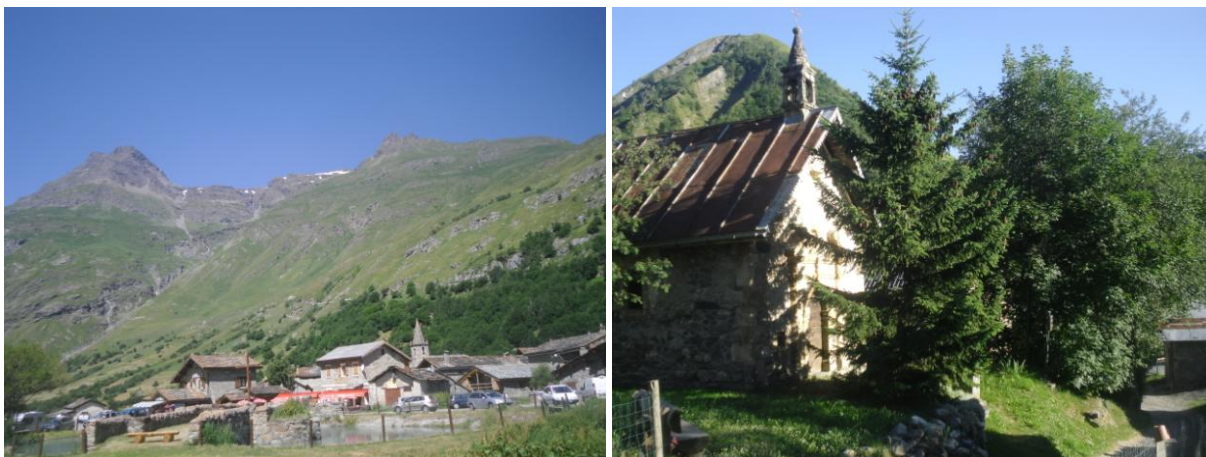


Car il est un fait que malgré ma mise à la retraite, j'ai des raisons de ne pas prolonger mon voyage : voici deux jours j'ai capté un message sur le mobile, renouvelé d'ailleurs le lendemain, m'annonçant que le frère cadet Richard avait été réhospitalisé, encore une décompensation somatique de son enfermement dans le cercle vicieux des effets secondaires de médicaments que les spécialistes se croient obligés d'administrer comme seule solution aux problèmes qu'il vit dans sa tête, et pour lesquels en tant que soutien familial d'abord, légal ensuite, j'ai du souci à me faire. Otage des soignants, prisonnier de ses pensées, je ne suis pas sûr que ce qu'on fait pour lui soit l'optimal, j'aurai tendance à incriminer tout le système, moi qui en faisait pourtant partie ! Je rentrerai donc à la date prévue, sans jouer les prolongations, et restant dans le cadre que je m'étais fixé d'un séjour plus court que les autres, plutôt deux semaines que trois. Annette la belle sœur aussi à essayé de me joindre sans laisser de message, bizarre.



Iseran encore et toujours !

L'heure a tourné, l'après midi est installée largement, je franchirai les redoutables lacets dont j'avais conservé le souvenir cuisant du premier passage à 17 ans, sans l'ombre d'un effort surhumain, puisque précisément l'ombre a commencé à se poser y compris sur les abords de la route. La franche suee se manifestera, mais sans que je sois rebuté par les pourcentages fortiches pour franchir la Combe Génin. Là bas à gauche se laissaient deviner en contrebas les tortillons multiples de la route du col du Mollard, et puis les trois dents des aiguilles d'Arves ont pointé par dessus les frênes et les hêtres, ça exalte, ça ranime, ça met du cœur à l'ouvrage, mais ça n'empêche pas la fringale. Je me fais passer comme un vulgaire débutant par plus fort que moi, des jeunes et moins jeunes aux allures coursières. Un temps qui pour moi est révolu, si tant est qu'il ait vraiment existé. Pain et crème de marron en tube viennent me redonner du tonus pour les ultimes kilomètres, car je ne vais pas m'escrimer obstinément à gravir soleil couchant ce superbe col. La chasse à l'hôtel commence. A St Jean d'Arves, un premier établissement affiche complet, bigre, ça marque mal pour moi. Je demande un numéro pour un établissement à St Sorlin, et ça marche, il a pour nom Le Chardon Bleu, en fait un chalet location, ce que j'apprendrai en arrivant. Je m'en contenterai royalement, d'autant que la prestation est à un prix honnête et que l'ensemble est propre et décent, trop vaste pour moi bien entendu. J'irai à un restaurant voisin, puisque cette prestation alimentaire n'est pas possible, mais je pourrai prétendre sur place à un petit déjeuner qu'on pourra me servir vers les sept heures.



Bonneval sur Arc ; chapelle à St Sorlin d'Arves (9 juillet 2015)

J'avais souvenir de hameaux perdus comme Malcrozet, la Pierre Aigue : ils sont toujours là, mais la villégiature boisée, aux deux sens du terme, construction en bois et bosquet de bouleaux autour, a pris le dessus sur une traditionnelle rude vie paysanne reléguée vers un autre âge révolu.

Le jeune couple qui me sert à la pizzeria pratiquement en face du Chardon Bleu est du genre quelque peu aventurier, mais la génération veut ça ; la fille est étudiante en provenance de Séville, son Jules est de Bretagne et ils iront avec leurs économies faire la Corse à vélo d'ici quelques semaines. Ils me fourniront des renseignements utiles pour le passage demain dans la zone grenobloise : Vizille, Pont de Claix et à gauche en laissant Echirolles, puis Seyssins et Villard de Lans, en évitant l'agglomération en son centre. Bison Futé, le guide du Motard n'ont pas été suffisants, on est allé sur leur smartphone vers le site « via Michelin » bien plus clair. Pour un bout de carte manquant, il vaut mieux prendre ses précautions (cf. ce qu'il m'est advenu en Auvergne autour de l'Allagnon).

J'ai consulté posément ce qu'il me reste de chemin à accomplir avant le retour final ; je ne me donne pas avant lundi matin pour parvenir en terre Héraultaise, pas la porte à côté donc.

Ce soir, c'est le premier soir où je passe le tee-shirt, car en revenant dans la ruelle au crépuscule c'est une sacrée humidité qui tombait du ciel limpide, ce qui laisse augurer d'un matin plus que frisquet, voilà qui éloigne encore une fois le spectre de la canicule éprouvante, sans l'éliminer toutefois !



Vers Saint Jean d'Arves ; Modane (9 et 10 juillet 2015)



Vendredi 10 juillet 2015, quatorzième journée, Saint Sorlin d'Arves – Col de la Machine (164 km et 2619 m dénivelé) :

Ces jours ci il pleuvait sur la Grande Boucle, mais on était du côté d'Amiens. Ici aux portes du Sud, les cieux dégagés et les intempêtes chaleurs sont censés se poursuivre. Là bas de nombreuses chutes, la route est traître, les coureurs savent piloter mais ils sont piégés par toutes ces chicanes ralentisseurs, matelas russes et autres gendarmes couchés, ces ronds points jamais configurés de la même manière, ces revêtements peut-être un peu trop glissants quand ils ne sont pas secs. La route par elle-même, en dehors de la circulation, aurait-elle plus de dangerosité qu'avant ? Le fait est, en ce qui me concerne, que je redouble d'attention, plus en ville encore qu'à la campagne ou en montagne. Et jamais dans les descentes je ne me lance à corps perdu. D'ailleurs, aujourd'hui, une fois franchi le mythique col de la Croix de Fer, j'ai connu une belle alerte dans le début de la plongée au-delà du barrage de Grandmaison : j'avais le regard détourné vers la gauche, où j'ai repéré une marmotte en son roc posé sur le gazon, et voilà qu'en redressant la tête je me suis trouvé nez à nez avec une autre de ces rongeurs d'alpage traversant la route devant moi exactement comme s'il voulait me culbuter. J'ai déjà eu affaire avec une biche et un chat, quoi n'ont pas manqué de m'envoyer au sol ; cette fois, j'en serai quitte pour une belle petite frayeur rétrospective, l'animal dodelinant a fini par se retrouver dans l'herbe près de ses congénères sans avoir provoqué d'accident, mais j'ai dû rectifier par réflexe ma trajectoire. On n'est décidément à l'abri de rien ! Et je vais encore progresser dans la compréhension (et la méfiance) vis-à-vis du danger potentiel de certains rongeurs, cervidés, suidés (les sangliers) et autres carnivores (chiens et chats), en attendant qui sait le blaireau, la perdrix, le lynx ou la simple poule égarée affolée. Ces gentils petits animaux peuvent devenir à leur insu et à notre détriment de parfaites bombes vivantes, obstacle à notre liberté.

Revenons au Chardon Bleu, j'en sors peu avant 7 heures, le petit déjeuner a été des plus sobres, mais ce fut un chocolat chaud quand même. Dehors, c'est un joli ciel infiniment clair qui m'accueille, associé comme tel à une vive fraîcheur, qui ne m'importunera en rien puisque la pente jusqu'à la cime de ce dernier enlèvement alpin à plus de 2000 m oblige à un bel effort sur un développement modeste. On a pavoisé le village rue aux couleurs du Tour de France, qui va traverser le pays d'ici peu (ouf, j'évite de ce fait toute problématique hôtelière à la ronde !). Il apparaissait même les sveltes silhouettes de quelque racé champion sur les serviettes papier du restaurant de la veille ! Les coureurs passeront à fond les pédales, moi je contemple admiratif le massif du Grand Etendard et les belles pointes en trilogie des aiguilles d'Arves. Pour moi, c'est un au revoir, la fin provisoire des horizons frangés de chaînes élevées et pointues. Le moment choisi est le bon sur ce versant oriental totalement irrigué d'un abondant soleil, par contre, l'ombre reste présente sous les amples pâturages qui encadrent le Glandon formant la gracieuse Combe d'Olle, aussi je passerai le collant et même les gants couvrants et le coupe vent, histoire de me dire que je ne les aurai pas fait suivre pour rien.



Croix de Fer, au pays du matin calme (10 juillet 2015)

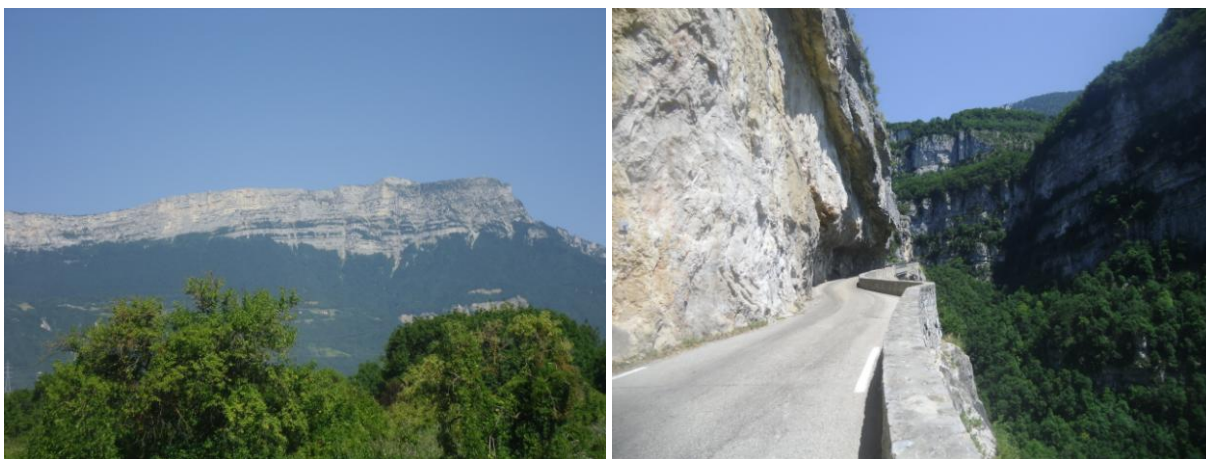
Depuis un éboulement survenu dans les années 80 (peut-être encore antérieurement ?), une portion de voie a été retracée sur l'ubac du défilé de Maupas. L'endroit est encaissé, très incliné (la route itou, qui nécessite qu'on relance la machine un bon kilomètre sur deux tortillons raides rattrapant l'ancien tracé de l'adret).

Le temps de voir pointer le cône sombre de Belledone, me voici plongé dans les sapins puis le taillis végétal dense où la route dévale toute droite jusque vers Allemont. Fin de la descente rapide, et que de vélos croisés ! La région ne manque pas de montées fameuses, d'un côté l'Alpe d'Huez, mais encore Vaujany et son col du Sabot à 2100 m que je ne connais pas, Sarenne, Ornon, les Deux Alpes, pas de quoi s'ennuyer pour éprouver sa condition ! Voilà la nationale à la Rochetaillée, long ruban rectiligne en faible déclivité favorable. La circulation reste calme, c'est un plaisir d'évoluer en regard des grands massifs qui s'effondrent brutalement de plus de 2000 mètres. Halte à Rioupéroux, le long de la Romanche. Mes 17 ans ont vu ce couloir bien plus bruyant et industriel, mais c'était il y a presque un demi-siècle. La vallée s'est un peu reconvertie, les maisons collées les unes aux autres arborent des façades fermées le plus souvent. Peu de trafic, peu de camions, tant mieux pour les cyclotouristes, d'ailleurs je prendrai le café crème en terrasse, avec une première séance de strip-tease. La seconde sera au pied de la montée à Villard de Lans, déjà au-delà de Pont de Claix. Je n'ai eu aucun mal à me diriger selon les indications fournies la veille par le jeune couple du restaurant. Je ferai donc sauter le tee-shirt lequel ne m'aura protégé que l'espace d'une nuit et d'une large matinée. Car faut dire qu'entre Drac, Romanche et Isère réunis à 200 mètres d'altitude, le buddleia envahit les berges, largue son fort parfum floral dans les effluves estivaux revenus à pleins naseaux. La grosse chaleur est donc assurée pour la remontée sur St Nizier. Crème sur la peau et gosier à rafraichir avant l'entame de la dizaine de bornes qui me hisseront jusque vers les 1100 m. Pour le coup, je ne ferai pas attention à deux curiosités signalées sur la carte, l'église de Seyssins et la Tour sans Venin, une ruine à mi-pente. Je n'ai eu d'yeux que pour les horizons sublimes qui se dégagent de mieux en mieux à chaque borne. Belledone s'éloignant vibre dans la lumière bleue et j'aborde le Vercors ventilé par une bonne brise dissipant chaleur et sueur.



Sur la route de Grenoble et au dessus de Seyssins (10 juillet 2015)

Aucun commerce en vue à St Nizier et l'office de tourisme est déjà fermé à midi un quart, je poursuis sur le plateau en souplesse maintenant, jusqu'à Lans où je trouve un banc public à l'ombre d'un gros marronnier, juste ce qu'il faut pour la pause de la mi-journée. Il me reste à descendre encore bien bas vers Pont en Royans, mais curieusement, je crains moins l'accablement d'une possible canicule : l'arrachement au dessus de Grenoble n'a pas été une épreuve écœurante ou invivable, je saurai par conséquent gérer une éventuelle flambée pour gagner la forêt de Lente. Je suis surtout dans l'attente de la redécouverte d'un site qui dans mon souvenir avait laissé des traces enthousiasmantes : Combe Laval, cela ne fait guère que 48 ans que je n'y suis pas revenu, c'est ainsi, et je m'attends à du beau, du très beau.



Le Moucherotte vu d'en bas ; sortie sud des gorges de la Bourne (10 juillet 2015)

Pour l'heure, avant d'aller me griser dans le couloir lumineux des gorges de la Bourne, je siffle mon litre de jus de pamplemousse acquis à Villard de Lans, puisque les fontaines d'eau sont un peu justes, et j'ai de plus besoin de calories même si l'étape n'est pas interminable. Sardines et Vache qui Rit ont du mal à masquer l'absence d'un bon plat consistant. On se rattrapera ce soir, mais au fait, où serai-je ce soir ? Réponse au débouché du magique défilé de la Bourne, à Pont en Royans. Cette fois l'office de tourisme est grand ouvert et bien visible. On m'y renseigne fort agréablement. J'avais en tête un hôtel restaurant à la cime du col de la Machine, il se trouve qu'il est toujours là et en activité. L'hôtesse prend la peine d'appeler alors que j'allais le faire depuis mon mobile, merci ! Et on

m'annonce qu'une chambre est disponible. Pas plus de 25 kilomètres me séparent du but, je ne vais pas me presser, je mettrai certes moins de deux heures, mais un cycliste est un cycliste et la montée sur près de 800 mètres, ça ne se fait pas à l'allure d'une auto ou d'une moto. Je croiserai d'ailleurs fort peu de véhicules à moteur sur cette pittoresque portion très verte où l'on se sent parvenir en un aère terroir. On a quitté le nordique plateau de sapins, laissé loin la haute montagne crénelée de pics acérés, voilà le pays calcaire multicolore qui taille un peu partout ses falaises en regard de la vaste dépression de l'Isère et du Rhône, réservant ses multiples attractions, belvédères, tunnels, abrupts extraordinaires. Je vais être comblé une fois passé St Jean en Royans. C'est bien le même clocher pointu que j'avais dessiné à l'époque, j'avais fait étape à l'issue d'une caracolante descente sur cette route pionnière que je remonte à présent.



Saint Jean en Royans ; Pont en Royans (10 juillet 2015)

Faut dire qu'au 19^e siècle, on exploitait le bois des forêts pour alimenter en charbon de bois les martinets des forges bas situées, et l'on perça pas mal de voies dont celle du col de l'Echarasson en 1871 et celle du col de la Machine en 1890 (qui sera agrandie en 1936). Les ouvriers de l'époque avec les moyens d'alors avaient fait de la belle ouvrage. Au fait, pourquoi la Machine ? C'est que le bois descendait tant bien que mal par les rivières (Bourne et Lyonne) mais le tirage par câble et le transfert direct vers les vallées, c'était plus facile. La machine, c'était le treuil pour un chemin aérien des bois.

L'auberge du col est tout ce qu'il y a de remarquable, fort calme, en un décor contrasté, d'un côté les précipices et l'ombre de l'après midi, de l'autre les conques paisibles avec prés et forêts encore illuminés. L'établissement est tenu depuis plus de cent ans par la même famille, les Faravellon, et ils tiennent à la qualité dans l'accueil et le service, le tout pour un prix raisonnable, adapté. Excellente tenue, propreté remarquable. Et ce n'est pas parce que le vin du soir doux au palais fait trouver tout meilleur ! J'aurai tout loisir avant ce moment de table conviviale de gambader en lisière des bois, de humer l'herbe et les fleurs, de lire et même de suivre les actualités régionales, où j'apprends que la météo restera largement favorable avec la poursuite d'un régime sec et chaud, cependant que les autoroutes sont marquées au rouge et au noir, pour l'ensemble de cette fin de semaine juilletiste. Je n'ai pas ce souci en tête et il me semble être à des lieues de ces embarras citadins ou circulatoires qui ne me concernent en rien, quel privilège ! Et un petit rouge Delas Côte du Rhône pour accompagner le magret de canard, santé !



Combe Laval, un des tunnels (10 juillet 2015)

Samedi 11 juillet 2015, quinzième journée, col de la Machine – Le Chambon sur Lignon, 163 km et 2473 m dénivelé :

Je retrouve toute latitude pour un départ aux aurores, puisque le petit déjeuner officiel n'est servi que tardivement, j'ai tout réglé hier soir, et me voilà, ayant déposé la clé dans une boîte à lettres, dès six heures au cœur du plateau enveloppé d'une revigorante fraîcheur dont je sais qu'elle va être éphémère puisque je vais tomber bien bas dans la journée, pas au niveau de la mer, mais pas loin. Cette route du Vercors, comme toutes les autres dans ce secteur sauvegardé, est formidable, remarquable, assortie de montées et plongées incessantes y compris dans la partie haute en plateau. Je ne sais plus si les cols franchis l'avaient déjà été en totalité par le passé, c'est possible pour quelques uns, mais qu'importe, le sentiment de découverte domine. En particulier pour celui de la Bataille avec son tunnel terminal, près duquel s'ouvrent des échappées vertigineuses sur le pays bas où flotte un voile ténu de brouillard léger. Des vues à couper le souffle, des sites calcaires impressionnants. Les balades pédestres doivent fourmiller de possibilités toutes intéressantes, captivantes. A explorer pour un futur fait d'autre chose !



Ligne de crêtes au col de la Bataille (1315 m) ; clairière en forêt de Lente (11 juillet 2015)

Léoncel est la transition monastique entre les crêtes d'Ambel à l'est et la montagne de l'Epenet ultime barrière avant la plaine à l'ouest. Le site n'a vu encore arriver à l'heure qu'il est aucun convoi touristique, tout est silencieux comme au temps des moines cisterciens qui furent chassés, ainsi qu'en tant d'autres endroits, par la révolution de 1789. Depuis, la forêt de Bouvante est exploitée par les convers biens laïques que sont les forestiers. Le col de Tourniol permet de gagner la plaine de Romans de manière directe. Je suis passé des sapins nobles et obscurs formant un manteau appréciable aux hêtres antiques au tronc clair puis aux buissons bas et clairsemés en dévalant les pentes abruptes. Les clairs obscurs des sous-bois denses peu à peu se dissipent, le ciel s'agrandit, toujours immense et sans un nuage, fait de flots d'azur bornés seulement par les horizons montagneux tout aussi bleutés. Cette pureté sans faille, c'est comme si les contrariétés s'étaient dissoutes dans un temps immuable, immobile, joli. Je me sens comme en pays de cocagne, même en sachant que ces contours couronnés d'hyacinthe pure, c'est pure illusion.



Léoncel ; entre Drôme et Ardèche (11 juillet 2015)

En ce samedi matin, de nombreux adeptes de la pédale sont en train d'escalader le col qui domine Barbières. Je passe sans relâche non pas des groupes, mais des individus, hommes ou femmes, isolés, comme s'il s'agissait d'un contre la montre en côte. Il est vrai qu'on grimpe mieux à sa main sans être forcé de suivre les meilleurs ou de se traîner pour attendre les derniers, ce qui peut se faire une fois la cime atteinte, quand tout le monde se regroupe.

C'est à Chatuzange, aux portes même de Bourg de Péage et de Romans que je me rattrape pour le petit déjeuner. La zone s'anime, ça sent le sud, le pays quoi. J'ai déjà longé de la vigne, des champs de tournesol (encore bien jeunes), des carrés d'éteules croustillantes. Fin de Philomèle le rossignol et retour de la cigale. L'un fait le printemps, comme l'hirondelle, et l'été fait l'insecte qui stridule. Le Rhône est franchi entre Tain et Tournon. J'atteins le point le plus bas depuis mon départ, une centaine de mètres seulement. La rive droite du grand fleuve placide est congestionnée par un flot de véhicules tous pris par la fièvre et le mirage des soleils du sud. Ils vont être servis ces touristes venus d'un peu partout, du nord surtout. En passant sur le vieux pont de bois, réservé aux piétons et aux déplacements doux comme on dit, je quitte définitivement l'Alpe jeune pour pénétrer dans le vieux Massif Central, l'hercynien soulèvement érodé par des millénaires géologiques. Mais je continue, poursuis ma route enchantée (la nationale 7 n'est pas loin, chère à la chanson de Trénet) sous un gai soleil, « dans le plain-chant vécu des routes, des blés, des rivières » (disait Charles Albert Cingria, un artiste inclassable venu de Suisse et vélocipédant à ses heures aussi).

Le vent autour de la mi-journée, inexistant jusqu'alors, devient une brise passante mais bouillante. Me voici en Ardèche et bouté hors des Alpes. Retour des schistes bruns et des châtaigniers, des bruyères, des cerisiers, des vergers d'abricotiers. Le soleil forçit, la route grimpe par paliers. A Saint Victor, village bien nommé, halte en une épicerie pour dénicher un litre de jus de fruit, je ferai là ma halte restauratrice en un abribus de bois devant la chaussée assommée de lumière intense. La boisson reconstituante fera son bel effet car elle me permettra de traverser le pays et sa chaleur à moindres frais (sans jeu de mot ou avec !). Le journal local annonce la vigilance orange en Vivarais toujours en raison des températures excessives. Antienne connue ressassée depuis plus de dix jours maintenant, pour tel et tel territoire. Il y a de quoi. Voilà St Félicien, point névralgique centralisateur de la randonnée cyclo sportive l'Ardéchoise qui se taille un colossal succès depuis une vingtaine d'années. Je n'ai jamais eu l'occasion de réaliser officiellement cette épreuve, pourtant je l'ai accomplie discrètement hors saison voilà bien une douzaine d'années en visitant le grand parcours

consultable sur le site de la manifestation, autant dire un poème de beauté sur un parcours hérissé d'incessants obstacles !



Pont sur le Doux ; Romans sur Isère (11 juillet 2015)

Et l'obstacle maintenant, c'est le col du Marchand (913 m), qui ouvre l'accès au pays de Lalouvesc. Je pensais côtoyer les 1000 mètres, pas plus, mais je grimperai bien au-delà, puisque le col du Rouvey annoncera 1224 m au panneau. L'incandescente atmosphère semble m'avoir suivi à la trace, même si le soleil s'est voilé un moment alors que je visitais la vaste basilique de Lalouvesc, un monumental édifice presque disproportionné en regard du modeste village attendant. Mais qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour honorer Saint François Régis, à qui l'église est consacrée.

Une fois encore, l'office de tourisme local (à St Félicien) me tirera d'affaire pour l'hébergement du soir. J'avais pensé Fay sur Lignon, mais selon l'hôtesse (et les dépliants touristiques), rien n'est offert de prime abord, le dévolu est donc mis sur le bourg voisin de Chambon, où l'hôtel du Velay me proposera le gîte et le couvert. J'étais alors à 65 km du but, et vu les montagnes russes, plus de trois heures me seront largement nécessaires pour y accéder. Je suis dans un pays bosselé à collines et coteaux à perte de vue, et même en restant à bonne hauteur (au dessus des 1000 mètres), les dénivelés cumulés s'additionnent vite.

Le goudron fond dès qu'on quitte la forêt qui exhale sa résine spontanément, le gravillon imbécile fait son apparition sur d'autres portions décapées. La vague d'écrasante chaleur remonte indubitablement dans ces zones vouées aux pâtures des troupeaux et aux vastes étendues forestières. 31 degrés à l'ombre à mon arrivée. Sûr que la fatigue incrustée ressurgira, même après la douche, même en attendant une heure décente, avec soleil plus bas, pour aller faire un tour dans le village. Le mieux qui m'était accessible était d'aller visiter le mémorial musée qui présente une revue des faits de résistance au pays et au-delà (réfractaires, réfugiés, juifs planqués) : une belle leçon jamais complètement assimilée dont il faut toujours refaire une pique de rappel, pour soi et si possible pour les générations à venir. Ce soir il n'y a pas de piscine comme au col de la Machine, a posteriori je pense que j'aurais dû m'y plonger, même sans maillot, la collant aurait séché pendant la nuit. Je ne vais pas le regretter, les seuls bains du voyage pour l'instant auront été celui de Tarare et celui du lac de Genève. Le dernier mot n'est pas dit sur ce chapitre, cela dépendra du hasard de mes haltes.



La monumentale église de Lalouvesc ; fresque rurale à Tence (11 juillet 2015)

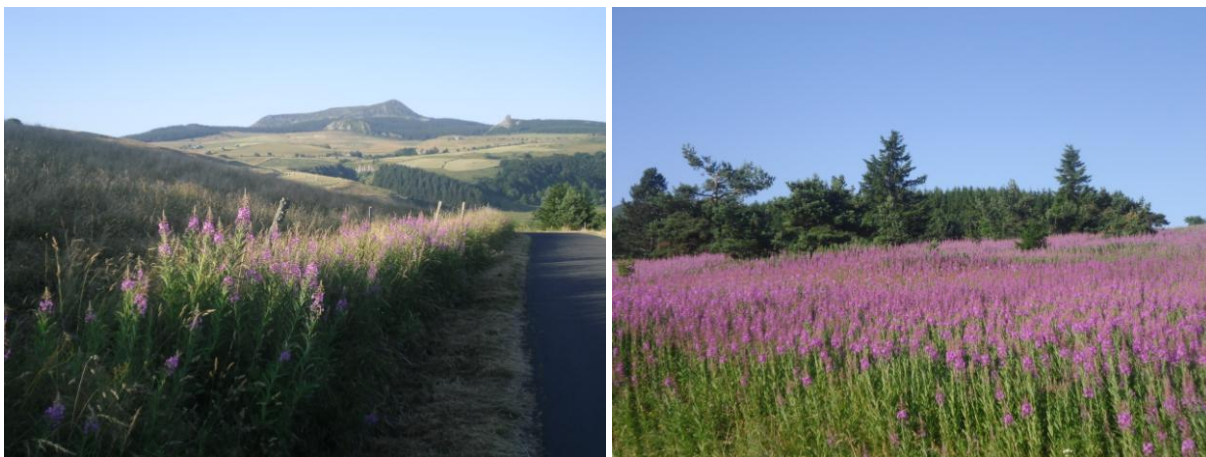


Dimanche 12 juillet 2015, seizième journée, Chambon sur Lignon – Les Vans (168 km et 1832 m dénivelé) :

Dès cinq heures, remue ménage et agitation animent le carrefour où est implanté l'hôtel du Velay. Ce n'est pas jour de marché, mais une brocante va se dérouler, qui attire de nombreux vendeurs, pas tous issus des environs immédiats, certains n'hésitant pas à venir de loin, pas tant pour faire des affaires que de voir du pays et s'entretenir avec des gens, du coin ou d'ailleurs, au hasard des conversations et des rencontres. Les placiers filtrent les véhicules, ce qui crée une belle pagaille. Ce branle-bas de bonne heure me convient, puisque le bar de l'établissement (qui anciennement portait la raison « café du commerce avec chambres », selon une vieille photographie aperçue la veille) tient porte ouverte. En effet il distribue café sur café aux « vide-grenier » présents sur la place. Je serai servi parmi les autres clients matinaux, mais du chocolat au lait comme de coutume. A 6h 10, je dévale la rue, passe devant le grand temple, bien plus imposant que la modeste église qui lui fait presque face : c'est que la pays haut a été le refuge de bien des huguenots à l'époque de la révocation que l'on sait.

Ce n'est pas ce matin qu'on entendrait la cigale oser pousser son grincement comme en fin d'étape hier je pus l'entendre dans la futaie de résineux : l'ambiance est très fraîche sous le ciel toujours parfaitement dégagé. Ainsi semble-t-il qu'on s'achemine vers un sans faute météorologique pour mon périple, ce qui ressortit de l'exceptionnel sinon de l'unique, car lors de tous mes autres épisodes estivaux j'ai eu maille à partir avec un retournement de saison, même bref, dont le plus récent remonte à peine à un an, avec cette pluie saugrenue et soutenue sur la Cerdagne Espagnole ensevelie sous une inhabituelle maussade grisaille.

Je devais être presque pressé de gagner des rives plus au sud que je me suis fourvoyé dès le départ dans des allées de lotissement. Un automobiliste matinal me sort de l'impasse. Sur la route de Fay, qui reste perchée en altitude, les effets de fraîcheur se manifestent. Le veston vient à mon secours, il est plus confortable d'avancer un peu plus chaudement vêtu. L'heure est propice à la libération des senteurs mêlées, de genêts plus ou moins fleuris, d'herbes piétinées, de sols humides, de fermentations multiples ; fragrances amples et diverses, nostalgiques, qui donnent envie de chanter sous le ciel absolument et résolument pur. Ainsi donc le temps magnifique m'accompagnera semble-t-il jusqu'au bout. Qui l'eût cru ? Les vaches restées dans les prés nuitamment ont dû voir germer les astres, s'installer les crépitantes bannières d'étoiles alors que je fermais les yeux pour une nuit de repos. Point de rêve d'une jolie fille dont j'attends le pain et le spasme (c'est de l'Artaud encore). Le bonheur dit-on est dans le songe, mes songes sont plutôt éveillés, pour l'heure ailleurs. Je navigue entre l'important et l'éphémère. Atlan dirait entre le cristal et la fumée, le durable et l'évanescent.



Approche du Mézenc avec ses épilobes roses (12 juillet 2015)

Mine de rien, de 1000 m à 1564 m, cela fait près de 600 m d'élévation : la Croix de Peccata qui perche tout contre le débonnaire et tabulaire Mézenc ne se livrera qu'à l'issue de rampioles sévères par-dessus Chaudeyrolles. En quelques coups de pédale bien assésés on domine un pays étalé à ses pieds. Les épilobes lauriers de Saint Antoine enchantent le regard avec leurs grappes roses serrées formant de magnifiques parures sur les pentes habituellement couvertes de landes pauvres, où se cache pourtant la myrtille sucrée. Je retrouve avec plaisir Les Estables où il n'y a guère (un an ?) on vint se balader avec Françoise. Le boulanger est ouvert mais pas le bar, je range la chocolatine achetée dans le sac avant et poursuis jusqu'au pied du Gerbier de Jonc, noir cône dressé à la source même de la Loire, où je tombe sur un point de restauration qui vient juste d'ouvrir. Je suis un touriste matinal, on me sert tandis qu'on fait le ménage. Ma route continue et reprend une part de l'itinéraire réalisé en sens contraire voici deux mois : Ste Eulalie, Rieutord. J'ai du mal à trouver au delà cette petite route qui rejoint St Cirques en Montagne, un tractoriste m'aidera à bien m'aiguiller: il faut emprunter en fait un vicinal qui mène vers la déchetterie, et on tombe en effet trois kilomètres plus avant sur le barrage de la Ralisse, du moins au niveau du plan d'eau. C'est déjà un chemin de descente, facile, agréable, lumineux, joyeux. Je me suis pourvu en fruits à Ste Eulalie, la Loire naissante a été longée avec ses cailloux noirs. C'est bien dans ce coin austère que nous campâmes André et moi en 1969. On visitait une grande partie du centre du pays en ce mois d'août éloigné sans profonde conviction, l'adolescence se cherchait, l'aîné était rétif, moi plus enthousiaste, et le temps très triste à bailler aux corneilles. L'eau a coulé, la roue a tourné, le temps joli fait oublier ce passé incertain, fait de doutes, de questionnements, d'incertitudes et d'insatisfactions. Ce n'était pas vraiment un « temps de por i de mal som » ou de « temps patits on tot era perill » (un temps de peur et de mauvais sommeil, une période endurée pleine de périls), mais bien des années de malaise, de recherche de soi, de l'autre. L'aventure n'est pas finie, elle continue, la quête est constante. Dynamique de la vie, jusqu'au bout.



Paysage vers Les Estables ; le Mont Gerbier de Jonc (1551 m), 12 juillet 2015

Mon tracé évite des cols ardéchois bien connus (Chavade, Pendu, Croix de Bauzon), tout comme les plongées pour remonter (Burzet), j'y passai en fin de printemps, j'avance en restant sur le plateau, à bonne hauteur, rallie Lanarce, puis Langogne. Et à Langogne, ça cogne, les frimas du matin se sont bien dissipés, le soleil cravache sur l'étendue verte et bleue.

Ayant pris le casse-croûte à Lanarce, juste sous le clocher qui m'a fait de l'ombre (merci !) je vais rouler sans encombre jusqu'à Labastide-Puylaurent, sous les feux tranquilles mais véhéments d'un soleil zénithal. Pas possible de me faire servir un café dans l'un des deux établissements où l'on semble débordé par le service des convives à table (il est alors 14 h) ; le client vautre ventripotent compte plus que le voyageur éprouvé à la Stevenson (qui lui aussi s'était fait refouler par des autochtones méfiants peu accueillants). Mauvais commerçants à deux pas de ND des Neiges et toute sa charité. Je me retiens poliment et poursuis ma route, direction la vallée de Borne et les gorges du Chassezac. La lumière et l'ambiance se font de plus en plus méridionales, la descente procure des flambées typiques des basses terres, des relents de chênes verts soumis à l'implacable torture du soleil. Un estaminet à pied de Borne enfin m'offre le temps du petit café. Un point d'eau potable est juste à côté et les eaux du barrage rafraîchissent le regard. Il faut s'arroser la nuque, se réenduire de crème protectrice. Je n'en crois pas mes yeux, dans une vingtaine de bornes, je quitte la montagne, atterris au pays des Vans, à deux pas du couloir Ardéchois avec sa plaine et son petit plateau qui ne s'élève guère au dessus des 400 mètres.

La cuisson est vive dans les gorges brûlées au fond desquelles brille un Chassezac que frise le vent étouffant. Je pense pouvoir sans mal me loger aux Vans, un bourg assez commerçant. Or je vais avoir du mal à trouver enseigne encore en activité : deux ou trois établissements hôteliers sont à vendre ou résolument clos, poussiéreux. Même Le Cévenol où j'ai fait étape à deux ou trois reprises a tiré le rideau et ne conserve que l'activité de restauration, sauf le dimanche, or nous sommes le jour du Seigneur ! On me signale une possibilité sur la route de Brahic et Malbosc, toute proche. Je m'y rends. En effet, au premier lacet qui s'arrache sur le flanc décharné, une bâtisse moderne annonce la couleur. Pas de personnel d'accueil, mais un interphone interactif qui propose une réservation en direct à l'aide de la carte bancaire. On n'arrête pas le progrès. Je teste le service, qui me renvoie dans les roses : transaction impossible, bref, je reviens en ville, file en direction opposée, au hasard je tombe sur un panneau indiquant les Oliviers, hôtel, je suis presque assuré de me trouver nez à nez avec une autre mauvaise surprise. Il est 16 h, c'est le moment où justement l'établissement doit

ouvrir. Mais personne, sauf un client qui dans le hall suit l'étape du Tour. Il m'annonce que des chambres, il en reste de libres. Je veux bien le croire. Je recompose un numéro de téléphone, une jeune personne arrive sur ces entrefaites. J'ai la possibilité de rester, mais tout doit être réglé sur le champ et en espèces s'il vous plaît, le lecteur de cartes magnétiques étant en panne (encore un coup du progrès arrêté !). Heureusement, j'ai ce qu'il faut, je m'exécute. J'ai vu que le décor était joli, que tout était propre, je pouvais avoir confiance. Il me faudra certes trouver une table en ville pour le diner, mais il n'en manque pas. J'aurai même droit à la piscine, et vu l'extravagante chaleur amassée en moi, je ne vais pas m'en priver. On m'a promis qu'un plateau petit déjeuner serait à disposition pour un départ aux aurores (une condition que j'exige pour éviter un final brûlant dans la désolation d'une garrigue enflammée).



Dans la vallée de la Thines (12 juillet 2015)

Ça commence à sentir la fin, le Bas Vivarais est là devant moi, la serre des Barres déchiquetée à l'ouest, le bois de Païolive à proximité (qui sert de labyrinthe refuge aux chouans du Jalès dont la révolte a été narrée par Firmin Boissin, un écrivain du cru, au 19^e siècle). Ici en ville le chant de l'herbe sèche et du grillon s'est un peu tu. J'échoue au Dardaillon, une sorte de brasserie pizzeria qui attire la foule. Je ne serai pas déçu. La grosse salade ardéchoise me suffira avec un dessert qui sera fait de crème de marron (d'Ardèche bien sûr) et de crème chantilly puisque de fromage blanc, on n'en disposait plus. Je suis étonné malgré la chaleur persistante stagnant en début de soirée de l'énergie déployée par le jeune chef qui à la fois participe au service, donne des ordres, prend avec humour les commandes (une blanche, deux perroquets, un moelleux frais, la vinaigrette, ça n'arrête pas !) et garde une humeur joviale même si le reste du personnel ne suit pas toujours le rythme effréné. Car la clientèle est là, bien nombreuse ce soir. Belle efficacité exemplaire. Payer de sa personne, toujours, pour l'exemple, sans prosélytisme. Une bonne règle de vie.

Je ne vais pas sauter de la chaise pour rentrer à l'hôtel qui fut ancien couvent. J'ai le badge pour le raccourci par la porte dérobée, je flâne encore dans les rues tranquilles. Un jeune gamin a profité de l'instant d'inattention de ses parents pour venir piétiner une de mes sandales et casser net l'attache qui n'en menait pas large. Je n'en veux pas au bambin et lui dis même merci, je comptais me débarrasser de ces tongs qui m'ont suivi et servi sur tant de saisons et de voyages, elles ont fait leur temps et leur preuve, et m'auront rendu service jusqu'au bout.

Un peu de télévision documentaire ce soir, mais dans ma tête tournent déjà les souvenirs de ma cavale estivale arrivée à son extrémité. L'issue est en vue, le plan A jusqu'au bout a tenu, malgré le

handicap du coup de chaud en continu, mais il s'oublie vite, comme la canicule alarmante en 2003 quand je sillonnais l'Italie, traversais Domodossola dans la fournaise. Un épisode de plus ou de moins, le vécu demeurera malgré les vicissitudes. Un sentiment aigre-doux commence à cheminer en moi.



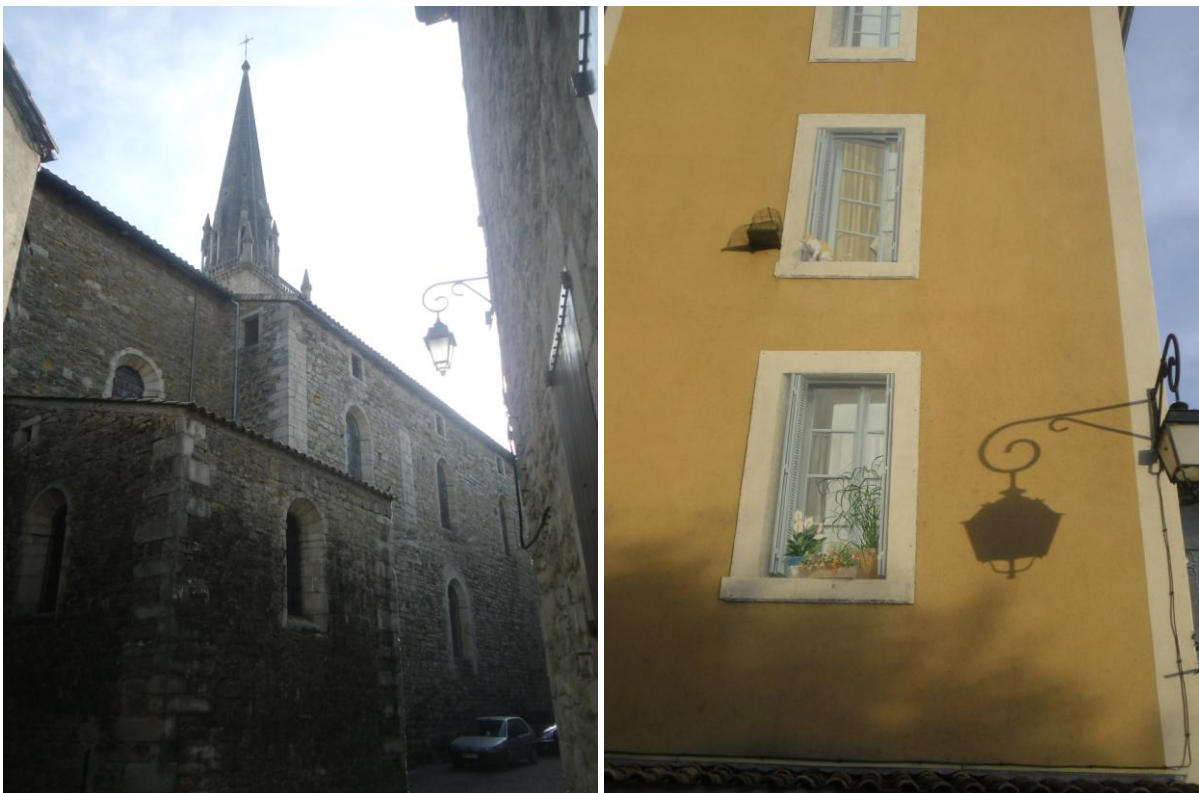
Route vers Labastide Puylaurent ; vallée vers Thines (12 juillet 2015)



Lundi 13 juillet 2015, dix-septième journée : Les Vans – Aniane, 128 km et 1079 m dénivelé :

Cinq heures vingt, j'ai quitté Les Oliviers sans avoir trouvé nulle part de petit déjeuner à mon intention préparé ; je le fais savoir en apposant cette constatation de carence sur le livre ouvert des réclamations et desiderata qui lui est bien présent et qui ironiquement s'appelle le livre d'or. Mais sera-t-il tenu compte de ma remarque ? J'en doute. Me suis-je fait avoir ou s'agit-il d'un simple oubli de transmission entre personnel différent, de message mal compris (par exemple comprendre six heures quand il s'agissait de cinq heures, ce sur quoi j'avais bien insisté). Je pars déçu de l'absence de plateau promis, plus encore du manque de parole et j'ai laissé ma remarque désappointée en précisant que ma note incluait bien ce service qui n'a pas été rendu.

J'ai passé un collant parfaitement sec après une nuit exposé au balcon. Pas un souffle d'air, une aube violine qui m'oblige à actionner la dynamo pour voir le ruban sombre de la route et être aussi repéré par le rare automobiliste à ce point du jour. Je ne croiserai pas plus de dix voitures sur la première lancée pour m'extraire de l'Ardèche. Les couleurs se posent peu à peu sur la garrigue tiède. Je suis bien sûr en manches courtes, ravi de l'aubaine d'une ambiance respirable que l'organisme qui se sait promis à une nouvelle future incandescence capte goulument. A l'apparition de l'orange diurne, quelques passages de nuages élevés retardent l'éclairage violent qui s'installera bien avant la mi-journée. Ce tamisage sied aux pupilles pour le coup accoutumées à une relative obscurité.



Les Vans, clocher et trompe l'œil (12 juillet 2015)

Un léger courant porteur et une faible pente décline favorable me propulsent sur la nationale d'Alès, celle là même que je parcourus amèrement en juillet 1967 pour un final foireux des Alpes et qui me semblait à l'époque, avec les sentiments sombres qui m'accaparaient alors, traverser un vrai désert

horrible de maquis piquant, stérile, pauvre, poussiéreux, hostile, rébarbatif et sec. Rien de tout cela certes n'était vrai. L'impression est qu'aujourd'hui l'endroit, tout en restant ce qu'il était alors, a pu s'étoffer. On trouve là de jolis bâtisses planquées dans la chênaie, les collines attenantes à la grand route ne manquent pas de pittoresque, c'est bien la rectitude des kilomètres monotones qui m'avait paru fastidieuse, lancinante. Ce matin, je passe avec le grand braquet, facile, même à jeun. Rien n'est encore ouvert à St Ambroix. La place principale est encore en travaux (depuis au moins deux mois où je m'étais posté en un café du coin), je poursuis vers Les Mages, Alès, où je sais trouver le point chaud pour ma halte matinale qui sera la seule du jour, somme toute réduit à une courte distance : la boulange de St Christol à la bifurcation avec la route d'Anduze.

Un chat en garrigue, une passante distraite à St Martin de Londres, jusqu'au bout, les possibilités d'accident ne sont pas à éliminer, « fins al darrer moment, gaffe ! », « hasta el final, no se sabe lo que te puede acaecer » (jusqu'au dernier moment, jusqu'à la toute fin, on ne sait quel malheur peut advenir). C'est comme au Tour, tant que le maillot jaune n'a pas franchi l'ultime ligne, il ne peut se prétendre vainqueur.

Le décor de plus en plus familier a peuplé les horizons, les profils de la haute montagne ardéchoise ont été relégués à l'arrière, ceux des Cévennes puis de Leiris autour de Quissac sont venus les supplanter. Enfin le Saint Loup et son pendant plus poétique l'Hortus sont arrivés face à moi pour aborder le Fambetou, la petite remontée dans les pins en pleine fragrance terpénique et en plein concert des cigales qui se sont bien éveillées. Avant de basculer sur le bassin de Londres, je grimpe jusqu'à la proéminence où m'a attiré un étrange objet artistique, une sorte de baleine métallique échouée au cœur de la garrigue, toute bâtie de fil lumineux, jamais remarquée auparavant. Peut-être une construction éphémère comme il s'en fait dans la nature de temps en temps, l'art contemporain inséré dans le paysage pour rappeler ici que la mer occupa le terrain pour former ces sédiments calcaires qui font le propre du pays, moucheté de vert et de gris.



Hortus et Saint Loup, horizons habituels de la garrigue nord de Montpellier (13 juillet 2015)

Des sentiments mitigés parcourent mes pensées : content de rentrer intact, au bout d'un voyage réussi, tristounet de refermer définitivement une page d'aventures tissées depuis des décennies. Un sans faute encore, sans avarie avérée du vélo, sans atteinte physique, sans perturbations atmosphériques majeures. Rien que du très normal, simple à déclamer quand on est arrivé !

Je trouve le jardin du domicile pas aussi marqué par la sécheresse que j'aurais pu craindre. Il est vrai qu'Emilie est passée le 8 juillet dernier et qu'elle a vaguement arrosé ce qui semblait tenir la route et le nécessiter. Les courges coureuses recouvrent un peu les pommes de terre fanées que je vais extraire le jour même. Dans la cheminée je libère deux moineaux emprisonnés qui se sont laissés piéger et choir dans le conduit. L'an passé, il s'en trouvait des cadavres, personne ne les ayant entendus voleter, fureter.

Pas une goutte de pluie dans le pays, et plus que la chaleur, c'est la sécheresse qui à ce moment de l'année culmine. Pour l'heure (10 heures !), le vélo passe à l'ombre dans le garage. Je n'ai pas grand-chose dans les bagages comme rangement. Même pas besoin de courir faire les courses pour alimenter le garde manger, j'ai de quoi tenir jusqu'à demain au moins. Retour à la case départ, j'ai eu mes petites heures de liberté, mais cette fois, je ne vais pas reprendre le train- train du boulot, la page est bel et bien tournée, et c'est la première et seule fois qu'une telle occurrence m'arrive. Ce ne sera pas un retour aux rives mornes, aux heures ingrates d'une certaine réalité professionnelle, mais j'ai d'autres martels en tête, qui tintent et qui sonnent sans dysharmonie. Les repères sont vite repris, la maison est retrouvée comme si je la quittais voici quelques jours seulement.. Il va falloir maintenant passer à autre chose.

Epilogue :

Finies les escapades solo au long cours, depuis les diagonales du siècle passé, depuis l'intronisation dans le XXI^e siècle par l'expédition à St Jacques de Compostelle, voilà bien une bonne vingtaine de balades qui se sont succédées annuellement sans interruption, toutes couronnées de succès. Plus qu'apprentissage de la vie, une continuation de la vie. Mais l'âge aidant, l'évolution vers d'autres formes de sorties se fera. Peut-être avec quelques solides amitiés, sans doute encore et toujours en solitaire, puisque trouver ne serait-ce qu'une cavalière sensée partager des goûts non pas communs mais convergents, ça ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval facilement. On verra ce que l'avenir réserve sur ce plan, mais il ne faut pas craindre la solitude, cette fidèle compagne (Moustaki), grâce à qui en fin de compte d'autres réalisations intéressantes peuvent voir le jour.

Avec le recul, je regarde bien des excursions du passé comme d'authentiques prouesses physiques, athlétiques, récompense d'une belle obstination. Il est bien évident qu'avec des moyens qui vont limiter de plus en plus l'envergure des projets, je ne vais pas continuer à essayer de faire comme avant. Cela dit, je ne vais pas tomber non plus dans le sybaritisme, la recherche du confort dans la mollesse et la paresse. Joie et volupté peuvent se trouver dans l'effort, au sens large. C'est certes ce côté que je tiens par-dessus tout à cultiver tant qu'il me sera donné de le faire. Je n'en suis pas à cet effritement qui atteint le cœur, la pensée, le corps, mais je sais qu'il adviendra ce moment de rester perclus et reclus chez soi, à ressasser des souvenirs (la mémoire des souvenirs c'est l'antichambre de la mort disait à peu près Charles Péguy).

Sur le calendrier, les saisons tournent, reviennent, viendra l'hiver, monacale saison, petit enténébrement réversible qui réveillera des désirs mis en veilleuse, en sommeil, même si un an de plus, c'est chaque fois plus lourd à porter.

Le bonheur, j'irai encore le chercher sur les flancs des montagnes et même à leur sommet, dans le vent des causses, dans la féerie des forêts, mais je n'oublie pas qu'il doit aussi se chercher en nous. L'idée d'un voyage intérieur, en parallèle des apports que tout autre voyage (extérieur) peut procurer, fait son chemin depuis quelques temps en moi. Si bien des pays lointains me demeureront étrangers, imaginaires, je tacherai d'explorer plus avant le labyrinthe et les arcanes dont les décennies franchies ont constitué mon être. Il est possible, et même probable que cet approfondissement de soi n'amène pas des émotions comme celles réveillées au contact des paysages, façonnés par l'homme ou par l'érosion, mais je sens comme indispensable ce travail dans le carrousel des souvenirs, dans les méandres de la mémoire. Viendra toujours lui faire pendant cette propension intacte, je l'espère, à s'émerveiller tel un enfant ravi devant le grand spectacle de la nature, devant la fragilité de la vie, des choses et des êtres. Le vélo, « cette machine à remonter le temps, qui ramène vers les berges de l'enfance » (Fottorino ?) contribuera à l'entretien de cette belle illusion, mais pas que, je compte sur les marches débridées, même à deux pas de chez soi, pour que soit illustrée cette devise toute simple : le bonheur est dans l'après !

Victor Sieso, septembre – novembre 2015

- La photo de couverture représente une portion de la fresque visible à l'hôtel des Oliviers (Les Vans, Ardèche), qui était l'ancien couvent de ce village.